

PIERRE SAUREL

# Bain tourbillon



BeQ

**Pierre Saurel**

Le Manchet # 38

**Bain tourbillon**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 443 : version 1.0

# **Bain tourbillon**

Édition de référence :  
Éditions Québec-Amérique, 1984.

Collection Le Manchot  
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

## *Électrocutée*

L'avocat Réjean Perron s'était couché à dix heures trente. Ça lui arrivait très rarement de se mettre au lit aussi tôt. Mais il lui fallait se reposer. Le lendemain, il avait à prononcer une importante plaidoirie et s'il gagnait son procès, ça pouvait influencer énormément sa carrière.

Il avait demandé à son épouse de le laisser seul et cette dernière en avait profité pour visiter sa sœur qui habitait la région de Hull.

– Je serai deux jours absente, avait-elle affirmé à son mari. Ne t'inquiète pas, je serai de retour pour que nous puissions célébrer ensemble ta victoire.

Et après avoir pris un léger repas, Perron avait relu sa plaidoirie, avait apporté certaines corrections. Le procès était terminé, il connaissait

bien tous les faits et il avait la certitude de faire acquitter son client. « Il est coupable d'homicide involontaire, mais pas de meurtre et je le prouverai. »

Une fois sa douche terminée, il s'étendit sur son lit, alluma la lampe de chevet et relut sa plaidoirie à plusieurs reprises. Il voulait la savoir sur le bout de ses doigts. Oh ! il pourrait consulter ses notes, mais quand un avocat peut plaider sans même jeter un œil sur sa documentation, ça impressionne toujours les membres du jury.

Bientôt, il se mit à « cogner des clous ». Lire au lit, ça facilite toujours le sommeil. Perron étendit le bras, éteignit la lumière et ne tarda pas à sombrer dans un sommeil profond.

Soudain, une sonnerie le fit sursauter :

« Ah ! non, pas déjà mon réveille-matin, il me semble que j'ai à peine dormi. »

Mais la sonnerie s'était tue, pour reprendre après un silence de six à sept secondes.

« Le téléphone. »

Il alluma la lampe de chevet et décrocha le récepteur tout juste comme la sonnerie retentissait pour la troisième fois.

– Allô ?

– Maître Perron ?

– Oui.

L'homme au bout du fil demanda d'une voix remplie d'anxiété.

– C'est bien toi, Réjean ?

– Mais oui, qui parle ?

Tout en posant la question, l'avocat avait jeté un coup d'œil sur son cadran lumineux. Il était une heure quarante du matin.

– Réjean, vite, viens me retrouver à la maison, c'est très grave.

Peut-être parce qu'il n'était pas suffisamment éveillé ou parce que son interlocuteur parlait beaucoup trop vite, d'un ton nerveux, il n'arrivait pas à identifier la voix. Il répéta sa question.

– Qui parle, s'il vous plaît ?

– Mais, moi, Hubert Morion.

Morion était un homme d'affaires que Réjean Perron connaissait depuis de nombreuses années. Il avait pris l'habitude de quémander continuellement des conseils. Au début, Perron répondait à ses appels. Mais comme il avait de plus en plus de travail, il lui fit comprendre qu'il ferait beaucoup mieux de s'adresser à un spécialiste des affaires et il lui recommanda un confrère.

Peut-être que Morion avait été insulté par l'attitude de l'avocat. Depuis ce jour, il ne l'avait pas rappelé.

– Tu sais l'heure qu'il est, Hubert ? Je dors, je dois être en pleine forme, j'ai à prononcer ce matin l'une des plus importantes plaidoiries de ma carrière.

– Mais Réjean, c'est excessivement grave. Il faut que tu viennes à la maison. Il s'agit d'Yvette. Elle est morte.

– Quoi ?

– Ce n'est pas une mort naturelle. Je ne puis te donner tous les détails au téléphone. Ce semble

être un accident, mais tu connais les policiers ? Si tu n'interviens pas, je puis me retrouver dans de fort mauvais draps.

Tout en tenant le récepteur d'une main, il chercha à enfiler son pantalon.

– Tu as appelé la police ?

Hubert cria presque :

– Mais non, je ne savais que faire. J'avais peur, très peur. C'est alors que j'ai songé à toi. Je ne téléphonerai pas à la police avant de t'avoir vu.

– Bon, je serai chez toi dans une vingtaine de minutes.

L'avocat raccrocha, finit d'enfiler son pantalon, et pieds nus, il se rendit à la cuisine pour mettre le feu sous la cafetière.

Il retourna à sa chambre pour finir de se vêtir et pendant qu'il s'habillait, il songeait à son ami Hubert Morion.

Tous les deux s'étaient connus au collège. Morion avait des aptitudes pour les affaires, il s'était perfectionné dans le commerce et bientôt,



avait ouvert une quincaillerie.

– Les affaires vont assez bien, avait-il confié un jour à Réjean, mais je manque de capital. Si seulement j’avais plus d’argent, je pourrais ouvrir des succursales. À ce moment-là, j’achèterais en plus grande quantité, j’aurais de gros rabais. Il y a de l’argent à faire dans ce commerce, mais on ne peut lutter adéquatement contre les chaînes.

Réjean l’avait alors mis en communication avec des hommes d’affaires désireux de placer leur capital et prêts à courir certains risques.

Morion réussit à ouvrir une seconde succursale. Mais il voyait beaucoup plus grand.

– Mais c’est long, il faut attendre que j’aie assez de capital pour ouvrir un troisième magasin.

L’avocat n’avait pu l’aider. Il fut quelques mois sans avoir de nouvelles de son ami Morion, puis un beau jour, il reçut une invitation. Hubert Morion se mariait.

L’avocat s’était empressé de lui téléphoner.

– Tu es cachottier, tu ne m’as jamais parlé de

ta future.

– Tu sais que j’ai toujours adoré les femmes. Je les aimais trop pour m’attacher à une seule, mais cette fois, c’est différent.

– Le coup de foudre ? avait demandé Réjean.

Hubert avait hésité, puis il avait répondu en riant :

– En tout cas, pour elle, c’en fut un. Moi, j’aime bien Yvette et je crois qu’elle me fera une bonne épouse. J’espère que tu assisteras au mariage ?

– Sûrement.

Et ce n’est que le jour de la réception que Réjean Perron avait compris. Yvette Desjardins était plus âgée que Morion. Ils avaient exactement sept ans de différence. Sans être laide, Yvette n’était pas très jolie. Réjean était surpris que Morion, un homme très populaire auprès de la gent féminine, se soit amouraché d’une véritable vieille fille.

« Elle doit avoir des qualités cachées », s’était-il dit.

Et sa qualité principale, il l'avait découverte rapidement. Yvette Desjardins était riche. Elle avait hérité de près d'un demi-million de dollars à la mort de son père.

« Je comprends tout maintenant. Yvette deviendra sa partenaire en affaires. C'est pour ça qu'il l'épouse, j'en mettrais ma main au feu. »

Et au cours des mois qui suivirent, Morion appela souvent son ami pour lui demander des conseils. L'avocat rencontra Hubert. « J'en serai à ma sixième succursale bientôt. Maintenant, je puis faire concurrence aux fameuses chaînes. Tout marche comme sur des roulettes. Yvette est heureuse. Elle sait que l'argent qu'elle m'a donné sert à bon escient. Je la gâte beaucoup, elle le mérite bien puisque sans elle, je serais resté petit commerçant. »

Par hasard, un jour, il avait reconnu Hubert dans un restaurant. Il était accompagné d'une fort jolie fille, une blonde aux courbes superbes. L'avocat les avait observés pendant quelques minutes. On aurait dit deux amoureux, en pleine lune de miel. Il allait quitter le restaurant sans

saluer son ami lorsque Hubert l'appela :

– Mais c'est Réjean ! Comment vas-tu, mon vieux ?

Les deux hommes se serrèrent la main. Réjean félicita Hubert de ses succès.

– Je n'ai pas à me plaindre. Toutes mes boutiques roulent fort bien et j'ai une secrétaire en or. Lili, rencontre donc mon ami, l'avocat Réjean Perron.

L'avocat avait serré la main de la jeune fille. Il était mal à l'aise. Mais Hubert ne l'avait pas remarqué. Il continuait à vanter cette perle rare qu'il avait à son emploi.

– Yvette est bien ? avait demandé soudain l'avocat.

– Plus ou moins, elle souffre d'arthrite. Elle sort très peu. J'ai acheté une belle maison sur la rive sud, à Brossard. Elle ne manque de rien. Elle n'a même pas de ménage à faire, une femme s'en occupe. Elle est heureuse. C'est ce qu'elle désirait le plus, une maison à son goût et un mari qui la gâte.

Et Hubert s'était mis à rire. Mais l'avocat l'avait rapidement jugé.

« Le mariage ne l'a guère changé. Il aime courir les jupons et cette secrétaire semble tenir une large place dans sa vie. »

Et il n'avait plus eu de nouvelles de son ami jusqu'à cet appel, en pleine nuit.

Réjean Perron avala rapidement son café, se rendit à sa voiture et démarra aussitôt.

Comme l'avocat habitait Lachine, il emprunta le pont Champlain et se retrouva à Brossard après une quinzaine de minutes.

Lorsqu'il stationna sa voiture dans l'entrée de l'immense maison des Morion, la porte s'ouvrit aussitôt. Hubert l'attendait avec impatience.

– Viens vite, Réjean, je vais tout te conter. Il fit entrer l'avocat et comme pour s'excuser, il déclara :

– Je voulais toujours t'inviter à visiter mon petit château. Mais je suis tellement occupé. L'avocat demanda :

– Où est Yvette ?

– Au sous-sol, viens !

Et pendant que les deux hommes descendaient l'escalier, Hubert, parlant à la vitesse d'une mitraillette, expliquait :

– Lorsque j'ai fait finir mon sous-sol, j'ai installé une salle de bain, une douche et un gros bain tourbillon. Il a cinq pieds de diamètre.

L'avocat se retrouvait dans une salle. Sur une table, une machine à coudre et une armoire dont les portes étaient entrouvertes.

– C'est la salle de couture de ma femme. Elle avait tout, ici, dans son petit appartement. La radio, la télévision, un divan pour pouvoir se reposer et de bons fauteuils si jamais elle voulait recevoir des amis.

Ils passèrent dans la seconde partie du sous-sol. L'avocat aperçut le gros bain tourbillon. Le moteur était toujours en marche et on pouvait à peine apercevoir le corps nu d'Yvette, enfoncé dans l'eau.

L'avocat voulut se pencher, mais Hubert cria :

– Non, n'y touche pas, tu pourrais

t'électrocuter.

– Comment ça ?

Hubert montra un fil, une rallonge qu'Yvette Morion avait branchée.

– Je ne sais pourquoi elle a fait ça. Elle devait pourtant savoir que c'était risqué. Regarde, un fer à friser électrique. Pendant qu'elle prenait son bain tourbillon, elle a décidé de se friser. Tu vois, son miroir est là. Elle a dû échapper son fer, elle était dans l'eau, elle a été immédiatement électrocutée.

L'avocat demanda :

– Mais pourquoi n'as-tu pas arrêté le moteur du bain ?

– Je ne sais pas, j'étais comme fou, avoua Hubert. Attends, je vais couper le courant.

Il poussa une porte battante et se retrouva dans un petit atelier. C'est là que se trouvaient le moteur, la pompe, enfin tout ce qui servait à actionner le bain tourbillon.

Hubert ouvrit une boîte de métal fixée au mur et appuya sur trois boutons. Les moteurs

arrêtèrent de tourner. Il enleva ensuite la prise de courant du fer à friser.

– Maintenant, il n’y a plus de danger. Ils retournèrent près de l’immense cuve en bois de cèdre.

– On va la retirer de l’eau, fit Hubert.

– Surtout pas, il ne faut pas y toucher avant l’arrivée des policiers. Si tu veux, remontons. Ça ne nous donne rien de rester ici.

Et il demanda :

– Je suppose que tu as touché à tout, à la porte, au bain tourbillon...

– C’est normal. Tu crois qu’il ne s’agit pas d’un accident ?

L’avocat répliqua, en montant l’escalier qui menait au second étage :

– Si tu avais été persuadé qu’il s’agissait d’un accident, Hubert, tu ne m’aurais pas appelé.

On était rendu dans la vaste cuisine. Hubert offrit du café à son ami.

– Je l’ai préparé en t’attendant. L’avocat



accepta, puis lorsque Hubert fut assis à la table, Perron demanda :

– Maintenant, tu vas me dire pour quelle raison tu n’as pas prévenu la police immédiatement, pourquoi tu as préféré te mettre en communication avec un criminaliste. Qu’est-ce que tu crains, Hubert ?

– Mais absolument rien...

L’avocat se leva brusquement.

– Dans ce cas, tu n’as pas besoin de moi. J’appelle la police pour toi, si tu le désires et tu leur diras ce qui est arrivé. Je retourne me coucher, je veux être en forme pour demain.

Hubert bondit sur ses pieds et retint son ami par le bras.

– Non, non, ne pars pas, Réjean. Je vais tout te dire.

– Fais vite, fit l’avocat en s’asseyant et surtout, ne me cache rien.

Morion murmura alors :

– J’hérite d’Yvette.

– C’est normal.

– L’argent qu’elle avait, elle l’a tout investi dans mes commerces. Tout me revient. Donc, les policiers penseront peut-être que je l’ai tuée pour l’argent.

– Tes affaires vont très bien. Non, ce ne serait pas une raison suffisante. Tu as une maîtresse, n’est-ce pas ?

Hubert baissa la tête. Son geste était un aveu.

– C’est toujours la même, ta secrétaire, la jolie blonde que j’ai rencontrée au restaurant, il y a quelques mois ?

– Lili ?

– Oui, il me semble me rappeler que c’était son nom.

– Elle est toujours ma secrétaire, mais pas ma maîtresse. Elle l’a été, c’est vrai, mais c’est fini, ou presque.

– Sois donc franc. Qu’entends-tu par... presque ?

– Il nous arrive de nous voir hors du bureau,

de temps à autre, mais pas souvent. Vois-tu, il y a une autre femme dans ma vie et ça pourrait la rendre jalouse !

L'avocat soupira :

– Que tu aimes donc te compliquer l'existence. Parlons de ce soir. Où étais-tu ? Avec une de tes maîtresses, je suppose ?

– Non, pas du tout. Je veux ouvrir une autre succursale à Trois-Rivières. J'ai passé l'après-midi là, j'ai visité des locaux et ce soir, je voulais rencontrer des hommes intéressés à gérer ce nouveau magasin. Mais il a dû y avoir mésentente. Personne ne s'est rendu à mon rendez-vous. Lili a dû commettre une erreur. J'ai attendu inutilement au motel, jusqu'à minuit.

L'avocat était surpris :

– Tu n'as pas cherché à téléphoner à ces hommes ?

– Non, je ne les connaissais pas. Nous avons fait paraître des annonces dans les journaux. C'est Lili qui a reçu les demandes d'emploi et a fixé les rendez-vous. Mais j'ai dû faire erreur. Je

devais retourner à Trois-Rivières aujourd'hui. C'est possible que ces hommes se présentent ce soir. J'ai tenté de téléphoner à Lili, mais elle n'était pas chez elle.

– Et tu as attendu, patiemment, dans ta chambre, sans voir personne, sans te commander quelque chose à boire ?

– J'ai mangé avec des hommes d'affaires. Je suis arrivé au motel à sept heures et demie. Les rendez-vous avaient été fixés entre huit heures et demie et dix heures. Moi, j'ai toujours sommeil après avoir mangé. Je me suis endormi et quand je me suis éveillé, il était minuit.

L'avocat ne semblait pas trop le croire.

– Je suppose que tu t'es informé à la réception afin de savoir si quelqu'un t'avait demandé ?

– Non, quand j'ai vu l'heure, j'ai sauté dans ma voiture et j'ai fait route vers Montréal. Quand je suis arrivé à la maison, j'ai vu de la lumière. Yvette n'était pas dans sa chambre. Ça m'a surpris. Elle prend toujours un bain tourbillon, c'est excellent pour son arthrite. Elle reste dans

l'eau une vingtaine de minutes, tous les soirs. Comme il y avait de la lumière dans le sous-sol, j'ai deviné qu'elle avait regardé un long métrage à la télé et qu'ensuite, elle était descendue prendre son bain. Et là, je l'ai trouvée...

Perron demanda :

– Elle se servait régulièrement de son fer à friser ?

– J'ignore si elle s'en servait souvent. Probablement pas parce qu'elle allait régulièrement au salon de coiffure et quand elle se frisait, elle employait toujours des rouleaux. Et puis, ça ne fait que trois mois qu'elle a changé de coiffure.

– Surprenant qu'elle décide tout à coup de se servir de son fer électrique et de se friser en prenant son bain, tu ne trouves pas ?

Morion murmura :

– C'est exactement ce que je pense. Vois-tu, Réjean, j'hérite d'Yvette. J'ai quelques femmes dans ma vie, alors parfois, je songeais à ma liberté. Enfin, je n'ai pas d'alibi. Les policiers ne

croiront jamais que j'ai passé la soirée à dormir à Trois-Rivières, que je n'ai communiqué avec personne durant la soirée. Non, on dira que je suis arrivé à la maison, ma femme pouvait être dans son bain, je suis descendu, j'ai branché le fer électrique et je l'ai jeté dans l'eau.

– Ça aurait été une façon de commettre un crime presque parfait.

– D'autant plus que je ne crois pas au suicide... mais je ne vois personne qui aurait eu intérêt à tuer Yvette.

L'avocat se leva.

– Je puis téléphoner ?

– Il y a un appareil ici et un autre dans mon bureau.

– Je vais appeler la police. Ensuite, nous aviserons.

Morion vint pour le suivre.

– Non, laisse-moi seul, fit l'avocat. Je ne veux pas que tu te mêles de cette affaire. Tu es suffisamment mal pris comme ça.

L'avocat s'enferma dans le bureau. Il appela la police pour rapporter un simple accident survenu chez un de ses clients. On promet de dépêcher une voiture.

Pendant qu'il faisait son appel, Réjean Perron fouillait rapidement sur le bureau, puis il ouvrit un tiroir et trouva un calepin contenant de nombreux noms, ceux de tous les gérants des succursales des quincailleries Morion et la liste des employés du bureau central de la compagnie.

– Lilianne Lemay, secrétaire. Il faut que ce soit elle.

L'avocat signala immédiatement le numéro de la secrétaire et après quatre sonneries, on décrocha le récepteur.

– Allô ? fit une voix très grave.

– Mademoiselle Lemay, je m'excuse de vous téléphoner à cette heure-ci. Mon nom est Réjean Perron, avocat. Nous nous sommes rencontrés il y a quelques mois dans un restaurant. Vous étiez en compagnie de mon ami Hubert Morion.

– Une seconde, qu'est-ce que vous me

racontez là ? Vous savez qu'on est en pleine nuit ?

– C'est très important, mademoiselle.

Et il répéta exactement tout ce qu'il avait dit plus tôt.

– Oui, je me souviens maintenant, mais est-ce une raison pour....

– Il est arrivé quelque chose de grave à madame Morion.

– Quoi donc ?

– Je veux que vous répondiez à une question, une seule, mademoiselle Lemay. Dites-moi, ce soir, vous êtes sortie ?

La fille répliqua :

– Ça ne vous regarde pas.

– Je vous le répète, c'est très important.

– Eh ! bien non, je ne suis pas sortie de la soirée. Là vous êtes satisfait ?

– Si vous aviez reçu un appel téléphonique de votre patron, vous auriez répondu ?



– Évidemment. Ça, je puis vous assurer qu'il ne m'a pas téléphoné.

– Merci, c'est tout ce que je voulais savoir, mademoiselle.

La jeune fille aurait voulu obtenir de plus amples renseignements mais déjà, l'avocat avait raccroché.

« Il m'a menti ! Il n'a pas téléphoné à Lilianne, ce soir. Il a dû me mentir sur toute la ligne. Mais pourquoi ? Je connais suffisamment Hubert pour savoir qu'il est beaucoup trop lâche pour commettre un assassinat ! »

## II

### *Un meurtre*

– La police sera ici dans quelques instants, fit l’avocat en revenant dans la cuisine. Hubert n’avait pas bougé de sa chaise. Il se tenait la tête à deux mains.

– Je ne peux encore y croire.

Perron s’approcha de lui et lui mit la main sur l’épaule.

– Pourquoi m’as-tu menti ?

Morion sursauta. Depuis l’arrivée de l’avocat, depuis qu’il avait raconté son aventure, qu’il s’était vidé entièrement, il n’était plus le même homme. Tout à l’heure nerveux, maintenant impassible, froid, comme quelqu’un qui n’entend même pas ce qu’on lui dit.

– Je t’ai menti ? Mais quand ? Pourquoi

l'aurais-je fait ? Si tu ne veux pas me croire, Réjean, laisse-moi seul, je me débrouillerai. J'en ai assez, j'suis plus capable d'en prendre.

Il avait parlé d'une voix monocorde, d'un calme trop étonnant pour être naturel. Aussi, Réjean décida-t-il de changer d'attitude. Il s'assit à rebours sur la chaise, appuya les bras sur le dossier et regarda longuement son ami.

– J'ai appelé ta secrétaire.

– Ah !

– Quand j'ai téléphoné à la police, j'ai aperçu un calepin dans le tiroir de ton bureau. J'ai vu les noms des gérants, des employés et celui de Lilianne. J'ai pensé l'appeler. Elle n'est pas sortie de la soirée hier et tu ne lui as pas téléphoné.

Hubert murmura :

– Non, je ne lui ai pas téléphoné. Je te l'ai dit, après le souper, je me suis endormi. Quand je me suis éveillé, je suis reparti tout de suite, sans prévenir qui que ce soit.

L'avocat éleva la voix :

– Pourquoi alors avoir dit ça ?

– Parce que mon histoire est difficile à croire, je voulais la rendre plus plausible. Lili sort régulièrement, elle n'est pratiquement jamais chez elle. J'ai été malchanceux. Oh ! et puis, qu'est-ce que ça donne ? Je sais que tu ne crois pas ce que je t'ai conté. Je reviens de Trois-Rivières plus tôt, j'arrête ma voiture assez loin de la maison pour ne pas qu'on la voie, j'entre dans la maison. Yvette est dans son bain. Je m'empare de son fer à friser, je pose une rallonge au fil, je descends au sous-sol, tout en causant avec elle, je branche le fer sans qu'elle s'en rende compte et je le lance dans l'eau, puis je sors de la maison, ne reviens qu'à une heure du matin et je décide de te téléphoner. C'est ça, n'est-ce pas ? Eh ! bien, pense ce que tu voudras, je m'en fous. Qu'on m'arrête, qu'on m'enferme, j'm'en sacre. Et puis, qui me dit qu'Yvette n'a pas fait un testament sans que je le sache ? C'est toujours possible. Va-t'en, Réjean, laisse-moi, j'en ai assez, je veux rester seul.

Et il se reprit la tête entre les mains. Réjean s'aperçut que les épaules de son ami étaient secouées d'un tremblement convulsif. L'homme

pleurait.

– Hubert, ne te laisse pas abattre. Regarde-moi, je t’en prie.

Morion leva la tête. La crise nerveuse était proche.

– Jure-moi sur ce que tu as de plus sacré que tu n’as pas assassiné Yvette.

– Je te le jure sur notre profonde amitié, sur la tête de ma mère. À elle, je n’ai jamais menti. Yvette s’est suicidée. Elle n’avait plus le goût de vivre. Elle s’est suicidée d’une façon qui sort de l’ordinaire, sans laisser de note, peut-être même sans laisser d’empreintes sur son fer à friser. Pour elle, c’était facile, tu as vu dans la salle du bain tourbillon, il y a plusieurs serviettes, c’est normal. Elle n’a eu qu’à essuyer le fer avant de le plonger dans l’eau.

– Mais pourquoi aurait-elle fait ça ?

– Pour me causer des ennuis. Tous te diront qu’Yvette était bien changée depuis quelques mois. Elle ne sortait plus, ne recevait plus, elle ne voulait même pas que la femme de ménage

vienne à la maison, elle négligeait tout.

L'avocat jeta un coup d'œil sur sa montre. Les policiers ne tarderaient sûrement plus maintenant.

– Si on t'accuse, je te défendrai. Mais si ta femme a été assassinée, il y a un autre coupable, c'est sûr. Alors, voici un conseil que je te donne. Engage tout de suite un enquêteur. J'ai travaillé une fois ou deux pour l'agence de Robert Dumont, le Manchot. Je puis le rejoindre pour toi.

Hubert murmura :

– Fais comme tu l'entends. Mais il vaut mieux attendre, voir ce que la police décidera.

On sonna à la porte.

– Laisse, je vais ouvrir, dit l'avocat.

Deux policiers en uniforme étaient là.

– C'est vous qui avez appelé ?

– Oui, je suis Réjean Perron, avocat. Monsieur Morion qui habite ici est un de mes amis. Il ne savait que faire quand il a découvert le corps de sa femme, dans le bain tourbillon. Il s'est mis en

communication avec moi et je vous ai appelés.

Il mena les deux policiers au sous-sol.

– Ça semble simple. Elle a voulu se friser tout en se laissant masser par les jets d'eau et elle a échappé le fer, dit l'un des policiers. Un accident sûrement. A-t-on idée de se friser avec un appareil électrique quand on est plongé dans l'eau jusqu'à la poitrine. Nous devons prévenir les autorités. On enverra un enquêteur spécial. Il y a un téléphone au sous-sol ?

– Je n'ai pas remarqué, mais il y en a deux, en haut.

Un troisième appareil se trouvait posé sur une petite table dans la salle de couture. Le policier fit son rapport. La police de Brossard dépêcha immédiatement un de ses enquêteurs et prévint la Sûreté du Québec pour qu'un médecin légiste se présente sur les lieux et fasse les premières constatations.

Ce fut toute une équipe d'hommes qui se présenta. Un photographe, deux inspecteurs, un médecin et quelques experts qui relevaient les

empreintes digitales.

– Je suis le sergent-détective Jacques Romain et voici mon compagnon, le détective Lucien Jutras. C'est vous qui avez découvert le corps ?

– Non, c'est le mari de madame, Hubert Morion.

– Nous le connaissons, fit le détective Jutras. Je vais aller lui poser quelques questions.

L'avocat expliqua au sergent-détective que Morion lui avait téléphoné, ne sachant trop que faire.

– Mettez-vous à sa place. Quand vous vous trouvez face à un drame du genre, vous perdez la tête, vous avez besoin d'aide, de secours.

Déjà, l'équipe était à l'œuvre. Le médecin affirma tout de suite que madame Morion était morte électrocutée. On avait retiré le fer à friser de l'eau.

Les experts en empreintes examinaient l'instrument, le fil, prenant bien soin d'éponger l'appareil afin de ne pas effacer les empreintes.

– Curieux, fit enfin un des hommes. À



première vue, il ne semble pas y avoir d'empreintes, sur le fer.

– Elle a pu l'envelopper dans une serviette.

– Possible, mais pour la prise de courant, ça se branche fort mal en la tenant avec une serviette, vous ne trouvez pas ?

On avait retiré le corps de l'eau et on avait étendu Yvette sur des serviettes, recouvrant presque tout son corps avec une autre des serviettes qui pendaient aux crochets placés au mur.

On fit venir la voiture de la morgue. Le détective Jutras causait toujours avec Morion.

Le cadavre fut amené à la morgue. Jutras avait fini de parler avec le mari de la victime et fouillait un peu partout dans la maison. Il descendit au sous-sol et alla trouver le sergent-détective Romain.

– Regarde ce que j'ai trouvé dans la chambre de madame Morion. Une note qu'elle a écrite.

– Un suicide ? fit brusquement Romain.

– Oh ! non, pas du tout. Elle avait pris rendez-

vous avec sa coiffeuse pour ce matin, dix heures.  
Tu ne trouves pas ça curieux ?

Romain se tourna du côté de l'avocat Perron.

– Quel est votre avis, maître ?

– Meurtre !

– Ça semble en effet l'indiquer. Soudain, des appels vinrent d'en haut. C'était Morion qui voulait voir les policiers.

– Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.

– Mais quoi ?

Il tenait un objet à la main.

– Le fer à friser d'Yvette. Il était dans la lingerie, là où elle le place toujours.

Réjean sursauta :

– Tu veux dire que ce n'est pas son fer à friser qu'on a trouvé dans le bain tourbillon ?

– Non, non, ce n'est pas le sien. Il était dans l'armoire.

Romain s'empressa d'ajouter :

– Une preuve de plus qu'il s'agit bel et bien

d'un meurtre.

L'avocat réussit à attirer son ami à part.

– Tu viens encore de commettre une bêtise incroyable.

– Comment ça ?

– Tu apportes à la police la preuve que ta femme ne s'est pas suicidée et que ce n'est pas non plus un accident. Tu crois tant que ça au hasard ?

– Que veux-tu dire ?

– Mais bougre d'idiot, comprends donc que l'assassin se devait de savoir que : premièrement, ton épouse possédait un fer à friser. Deuxièmement, il savait que vous aviez un bain tourbillon et que tous les soirs, Yvette suivait son traitement contre l'arthrite. Troisièmement, l'assassin a apporté avec lui un fil de rallonge, il savait que le fil du fer n'était pas assez long pour aller jusqu'à l'eau. Enfin, Yvette s'est mise à nue devant son assassin, ou bien il possédait une clef de la maison. Des hasards, des circonstances que les policiers interpréteront rapidement quand ils

sauront que tu hérites d'Yvette, que tu la trompais, que tu ne l'aimais plus et que si tu demandais le divorce, tu risquais de perdre presque tous tes commerces.

L'avocat éleva encore la voix.

– Il ne peut y avoir qu'un seul coupable !

Le sergent-détective Romain parut dans la porte.

– Que complotez-vous, vous deux, vous soupçonnez quelqu'un, maître ?

– Pas du tout. J'ai dit qu'il y avait un coupable qui connaissait les habitudes de madame Morion.

– Sûrement.

Hubert s'écria :

– Je suis innocent.

– Personne ne vous accuse. Du moins, pas pour le moment. Il faut un mobile pour tuer. Vous ne semblez pas en avoir. Espérons que notre enquête ne prouvera pas le contraire. Mais même si nous en découvrons, je ne vous crois pas imbécile, monsieur Morion.

– Que voulez-vous dire ?

– Pourquoi seriez-vous allé acheter un fer à friser électrique alors que vous saviez fort bien que votre épouse en possédait un dans sa lingerie.

L’avocat n’avait pas pensé à ça. D’un autre côté, il se disait :

« Les policiers ne tarderont pas à croire qu’Hubert a acheté un second fer, justement pour éloigner les soupçons. »

Sa décision était prise et sitôt qu’il fut seul avec Morion, il lui dit :

– Je vais te laisser. Tu es d’accord pour que j’engage Robert Dumont, le Manchot ? Si tu es innocent, c’est la seule chance de t’en tirer.

– Fais ce qui te semble le mieux.

– À cette heure-ci, j’ai toutes les chances de trouver Dumont à son appartement. Je sais où il demeure. Si je lui téléphonais, il me fixerait un rendez-vous. Avant d’accepter d’enquêter sur une cause, il aime à en connaître tous les détails. Alors, si je me rends chez lui, je pourrai lui expliquer.

– Mais les policiers vont m’arrêter !

– Pas tout de suite, ne t’en fais pas. Romain te croit innocent. Probable que la Sûreté du Québec va déléguer un enquêteur quand elle sera persuadée qu’il s’agit d’un meurtre. Ne réponds à aucune question qui pourrait t’incriminer. Ne parle pas de tes maîtresses. Dis-leur la vérité sur ton voyage à Trois-Rivières. Si une question t’embête, tu n’as qu’à dire que tu exiges la présence de ton avocat. Si on t’arrête, ce ne sera que plus tard, quand on aura accumulé les preuves de circonstances et déjà, Dumont sera au travail. C’est un as comme enquêteur.

Hubert osa demander :

– Il coûte cher ?

– À combien évalues-tu le fait qu’il pourrait te sauver de la prison à vie ?

Hubert ne répondit pas. Perron alla trouver les détectives pour leur apprendre son départ.

– Je vous laisse continuer votre enquête à votre guise, messieurs. Si vous avez besoin de m’interroger, je serai à la cour tout l’avant-midi,

j'ai un procès important. Mais probable que cet après-midi, je serai à mon bureau.

Il monta dans sa voiture, revint à Montréal et se dirigea rapidement vers le quartier où habitait le Manchot.

Le détective privé vivait dans un petit quatre pièces, une chambre, une cuisinette, un salon qui servait de salle à dîner et une petite pièce qu'il avait transformée en bureau.

L'avocat Perron commençait à désespérer. C'était la troisième fois qu'il sonnait et ses appels demeuraient sans réponse.

« Même s'il dort, il doit être éveillé, maintenant. »

Il décida d'appuyer sur la sonnette une dernière fois. Si le Manchot était absent, il irait se poster devant les bureaux de l'agence afin de le rejoindre dès son arrivée.

– Si j'attends, il aura des rendez-vous, il ne pourra me parler.

Il allait s'éloigner lorsqu'il vit le rideau de la porte bouger. Le Manchot était là. Il ne fit

qu'entrouvrir la porte pour demander :

– Oui, qu'est-ce que c'est ? L'avocat se rendit compte, avec surprise, que le Manchot tenait un revolver dans sa main droite.

– Vous me reconnaissez ? Je suis Réjean Perron. Vous m'avez confié deux causes, déjà. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai votre adresse.

Robert Dumont ouvrit la porte et mit son revolver dans la poche de sa robe de chambre. Perron remarqua que le détective ne portait pas sa prothèse. La manche gauche de sa robe de chambre pendait.

– Je vous ai éveillé ?

– J'allais me lever bientôt. Venez à la cuisine, je prépare du café.

Le Manchot mit le café sur le feu et se retira dans sa chambre. Il revint bientôt en pantalon et en chaussettes. Perron remarqua que le détective avait un corps d'athlète. Il avait la poitrine très musclée, pas de ventre et des biceps impressionnants.



– Pouvez-vous servir le café, maître ? Je vais installer ma prothèse.

Ça ne prit que quelques secondes et le Manchot put enfin se servir de ses deux mains.

Il prit une gorgée de café qu’il faillit rejeter tellement il était brûlant.

– Racontez-moi ce qui vous amène. Parlez fort, je finis de m’habiller.

L’avocat se leva, tenant sa tasse de café à la main. Il suivit le Manchot jusqu’à la salle de bain et resta appuyé contre la porte pendant que le détective faisait sa toilette.

Perron commença son récit, comment il avait été éveillé par l’appel téléphonique de son ami Hubert Morion. Il parla de la découverte du cadavre, de la version que lui avait donnée Hubert, de son appel à la police, puis de celui fait à Lilianne, la secrétaire. Enfin, il termina avec la découverte du second fer à friser.

Pendant tout ce temps, le Manchot avait fait sa toilette. Il était retourné deux fois à la cuisine pour boire un peu de café. Il avait mis sa chemise

et sa cravate. Il n'avait pas posé une seule question. Il revint à la cuisine et offrit à déjeuner à l'avocat.

– Moi, je me fais deux œufs avec du bacon. Vous en désirez ?

– Non, mais je prendrais une rôtie ou deux.

L'avocat surveillait le Manchot. Il se servait presque autant de sa main gauche que de sa main droite. Le détective était bon cuisinier. Quand on vit seul, on est bien forcé d'apprendre.

Les deux hommes mangèrent en silence, n'échangeant que de vagues propos sur la température et sur l'actualité. Enfin, le Manchot se leva, passa les assiettes et les tasses sous l'eau bouillante, les déposa sur un linge de vaisselle étendu sur le comptoir, puis fit signe à maître Réjean Perron.

– Suivez-moi dans mon bureau.

Il fit asseoir l'avocat, s'alluma un cigare et s'installa dans son fauteuil basculant.

Pour la première fois, il parla de l'affaire Morion.

- Vous connaissez bien votre client ?
  - Nous avons fait nos études ensemble.
  - Vous êtes de vieux amis, j’en conviens, mais le connaissez-vous à fond ? J’ai bien écouté votre histoire et si les policiers laissent cet homme en liberté, je serais fort surpris. Vous m’avez dit qu’Yvette, son épouse, était riche ?
  - Oui.
  - Il hérite de tout ?
  - Oui.
  - Il n’a pas d’alibi, son histoire ne tient pas debout. J’espère, au moins, qu’il n’a pas de maîtresse ?
  - Si. Pas seulement une, il en a plusieurs.
  - Et vous le croyez innocent ?
- Perron avoua :
- Je ne sais plus que penser. À première vue, personne d’autre que lui n’a de mobile, personne d’autre que lui n’a pu entrer dans la maison pendant que sa femme prenait son bain tourbillon et la tuer. Mais il se dit innocent... et je le crois.

Le Manchot resta un bon moment sans parler. Il réfléchissait.

– C’est lui qui vous a demandé de retenir mes services ?

– C’est moi qui l’ai proposé. Quand j’ai laissé Hubert, il était dans un triste état. Il n’a pas dormi et ses nerfs flancheront sûrement.

– Espérons qu’il ne commettra pas d’autres bêtises.

– Alors, vous allez enquêter ? Je puis vous assurer que Morion paiera tous vos frais. Je me porte garant pour lui.

– C’est que... j’hésite à enquêter sur une cause perdue d’avance. Si vous, vous m’engagiez pour que je tente de prouver que votre client a perdu la tête, que son épouse lui rendait la vie impossible, qu’il était drogué ou ivre quand il a tué, j’accepterais.

– Donc, vous êtes persuadé que Morion a tué sa femme ?

– Non, il se peut qu’il soit innocent. Mais la seule façon de le prouver, c’est de découvrir le

véritable assassin. Savez-vous si Yvette Morion avait des amants ?

L'avocat parut surpris de la question du Manchot.

– Si vous la connaissiez...

– Que voulez-vous dire ?

– Ce n'était pas le genre de femme pour attirer les hommes. Tout est possible, mais ça me surprendrait énormément qu'elle ait eu un ami.

Le Manchot brusquement se leva.

– Nous allons nous rendre chez Morion. Je l'interrogerai longuement. S'il ne joue pas franc jeu avec moi, je n'enquêterai pas. Par contre, si je crois qu'il peut être innocent, je me chargerai de trouver l'assassin.

Le détective jeta un coup d'œil à sa montre.

– Il est encore trop tôt pour rejoindre mes employés. Rendons-nous immédiatement chez Morion. Donnez-moi l'adresse. Je prendrai ma voiture.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le riche bungalow

de Brossard, deux voitures de police y étaient encore stationnées. Quelques journalistes prenaient des photos de l'extérieur de la maison. Un policier en uniforme empêchait les curieux d'entrer. Par contre, la porte était ouverte pour les journalistes.

– Le sergent-détective Romain est toujours là ? demanda l'avocat.

– Non, répondit le policier. Il ne reste que deux de ses hommes qui sont en train de passer la maison au peigne fin.

– Je suis maître Perron et voici Robert Dumont, détective privé.

– Je l'avais reconnu, dit le policier.

– Nous pouvons entrer ? Il faut que je parle à mon client, Hubert Morion.

Le policier esquissa un sourire moqueur :

– C'est votre client ?

– Oui.

– Je vous en souhaite, maître. Il n'est plus ici, le sergent-détective l'a conduit au poste.

Surpris, Perron demanda :

– On l’a arrêté ?

– Et comment ! Le sergent Romain lui a fait subir un interrogatoire serré et il a craqué presque aussitôt. Il a avoué avoir assassiné sa femme !

### III

#### *Dépression nerveuse*

Les deux hommes furent un long moment sans parler. La révélation du policier semblait les avoir rendus muets. Ce fut Réjean Perron qui enfin recouvra la parole.

– Je m’excuse de vous avoir dérangé inutilement, monsieur Dumont. J’aurais dû attendre, rester auprès de mon client.

– Rendons-nous au poste, fit brusquement le détective.

– Quoi ? Vous voulez...

Le Manchot se dirigea vers sa voiture suivi de l’avocat.

– Vous m’avez dit que lorsque vous avez quitté Morion, il était dans un état voisin de la dépression ?



– Exact. Il n’avait presque plus de réactions.

– Faut pas se fier à ses aveux. Au cours de ma carrière, j’ai vu des dizaines d’innocents avouer un crime pour qu’on leur fiche la paix, surtout quand ils sont rendus à bout.

Et s’installant au volant de sa voiture, il ajouta :

– Je vous attendrai devant la porte de l’édifice. Vous me présenterez au sergent-détective Romain.

Le sergent-détective était à son bureau, en train de dresser le rapport concernant la mort d’Yvette Morion. Il serra la main du Manchot.

– Très heureux de vous connaître, monsieur Dumont. J’ai beaucoup entendu parler de vous. Vous avez appris, maître, que votre client a tout avoué ?

– C’est ce qu’on m’a dit. Il est détenu, je suppose ?

– Oui et non.

– Comment ça ? demanda Dumont.

– Il est sous les soins des médecins. On l’a conduit à l’hôpital. Il souffre de dépression nerveuse.

Et le sergent conta ce qui s’était passé après le départ de l’avocat.

– Monsieur Morion a reçu un appel. Mais il refusait de répondre. La fille m’a dit qu’elle était sa secrétaire, une demoiselle Lilianne Lemay. J’ai prévenu Morion, mais il ne bougea pas. Je retournai au téléphone, transmis le message et la jeune fille s’emporta : « Je ne le comprends plus. Il était pourtant bien content de passer des heures dans les bras de sa Lili. Je sais qu’il a besoin de moi. J’ai l’impression que vous n’avez, pas fait mon message. Qui parle, c’est maître Perron ? » Je m’identifiai, la fille bégaya quelque chose puis raccrocha. Mais j’avais obtenu un renseignement d’une importance capitale. Morion avait une maîtresse. De plus, un de mes hommes venait de me dire que madame Morion était la principale actionnaire de la compagnie de son mari. Elle était riche.

Muni de tous ces renseignements, Romain

était allé trouver Morion.

– Vous feriez mieux de tout me dire, Morion. Vous héritez de votre femme, n'est-ce pas ?

Et Morion refusa de répondre. Lorsque le sergent lui demanda si cette Lili était sa maîtresse, ce fut encore le silence total. Enfin, Romain voulut en savoir plus long sur son alibi. Il voulait les noms des hommes qu'il avait rencontrés à Trois-Rivières.

– C'est alors que brusquement, il s'est levé, dit le sergent au Manchot et à l'avocat. Il s'est mis à crier, il se jeta même par terre. Il voulait qu'on le laisse tranquille. « Si ça peut vous satisfaire, j'avoue tout... tout. J'ai tué ma femme. Je suis arrivé à la maison, elle était dans son bain. J'ai pris son fer à friser et un fil de rallonge, je suis descendu à la cave, j'ai jeté le fer dans l'eau après avoir mis la prise de contact. Je vais hériter d'elle et je serai libre de refaire ma vie. Vous êtes satisfaits ? Alors, fichez-moi la paix, emmenez-moi si vous le voulez, mais je ne veux plus qu'on me parle. » Il avait fait cet aveu devant plusieurs témoins. Je lui ai récité la mise en garde, puis je

l'ai conduit immédiatement à l'hôpital. Je savais qu'il avait besoin des soins d'un spécialiste. J'ai laissé deux hommes à l'hôpital et on doit me prévenir quand il sera en état d'être interrogé. Voilà toute l'histoire.

Le Manchot déclara aussitôt :

– À votre place, sergent, je ne tiendrais aucunement compte d'une telle confession. Elle a été faite devant témoins, soit, mais tous diront en cour que Morion n'était pas dans son état normal.

– C'est bien pour ça que je ne considère pas mon enquête terminée, monsieur Dumont.

L'avocat se permit d'ajouter :

– C'est le sergent qui m'a fait remarquer que Morion ne pouvait être l'assassin. S'il l'avait été, il n'aurait pas eu besoin d'acheter un fer à friser. Il savait où se trouvait celui de sa femme.

Mais le Manchot rejeta son argument.

– Un assassin intelligent prépare son coup de longue main. Si Morion a tué sa femme, il n'était pas assez bête pour se servir du fer à friser de sa femme.

– J’ai pensé à ça aussi, déclara le sergent-déetective. Présentement, je suis à dresser mon rapport et à transcrire la confession de Morion. Quand je pourrai l’interroger à nouveau, s’il consent à signer ses aveux, je me verrai dans l’obligation de l’accuser formellement.

Puis, il changea rapidement la conversation et demanda à l’avocat :

– Connaissez-vous Eugénie Morion ?

– Non, qui est-ce ?

– La mère de monsieur Hubert. Elle est arrivée un peu après votre départ. Elle aussi nous a fait une véritable crise en voyant l’état de son fils. Elle disait que c’était sa belle-fille qui l’avait rendu fou, qu’elle avait eu le châtimeent qu’elle méritait, qu’elle, Eugénie Morion, avait toujours été contre le mariage. Vous voyez le genre ? Morion devait être le petit garçon à sa mère et elle n’a jamais accepté de le perdre.

Perron répondit :

– Je ne connais pas madame Morion mère. Hubert m’avait déjà parlé d’elle vaguement mais

je ne l'ai jamais rencontrée.

– Elle aime déblatérer sur sa belle-fille même si cette dernière est morte. Elle nous a dit qu'elle savait qu'elle trompait Hubert. Est-ce la vérité ? Voilà encore un autre point à éclaircir.

Le Manchot s'était mis à prendre des notes dans son calepin.

– Eugénie Morion habite-t-elle Brossard ?

– Oui, mais dans l'autre coin de la ville.

Et il donna l'adresse.

Le Manchot tira rapidement ses conclusions.

– Vous ne pourrez sûrement pas interroger Morion avant plusieurs heures. Le médecin a dû lui donner de fortes doses de somnifères.

Le téléphone sonna sur le bureau du sergent. Romain décrocha, après s'être excusé. Il causa pendant quelques instants, parlant très peu, mais écoutant ce qu'on lui disait. Lorsqu'il raccrocha, il déclara :

– Un de mes hommes a réussi à rejoindre le gérant d'un des magasins Morion. Vous savez, la

surprise joue parfois un grand rôle dans les interrogatoires. D'ici une heure ou deux, tous les employés de Morion sauront ce qui s'est passé. Les boutiques ouvrent à huit heures et il est maintenant plus de six heures.

Comme Romain ne parlait plus, ce fut l'avocat qui demanda :

– Votre enquêteur a appris du nouveau ?

– J'ignore si ça a de l'importance. Il va falloir pousser plus loin les recherches de ce côté-là. Un groupe de la pègre faisait des menaces à Morion. En tout cas, ce gérant a reçu la visite de deux types. Ils désiraient obtenir l'argent que Morion avait certainement dû lui remettre...

– De la protection ? demanda Dumont.

– Possible. Ce genre de racket s'infiltré dans tous les milieux. Mais je ne vois pas ce que ça viendrait faire avec la mort de madame Morion.

L'avocat ne laissait jamais tomber une occasion.

– Voyons, sergent, vous connaissez ces hommes sans scrupule. Ils n'hésiteront pas à s'en

prendre aux proches de ceux qui ne veulent pas payer.

– Ce serait surprenant. Ordinairement, fit le sergent, on procède d’une autre façon. On offre de la protection, le marchand refuse et quelques jours plus tard, de jeunes voyous entrent dans l’établissement. Souvent, ils se querellent, se battent, brisent des choses, font du saccage et le lendemain, vous recevez à nouveau la visite de vos protecteurs. On vous fait comprendre que des hommes surveilleront régulièrement votre établissement si vous leur payez une certaine somme et que des événements du genre ne se produiront plus jamais. On a vu certaines boutiques être détruites par le feu. Nous sommes persuadés que c’est l’œuvre de la pègre, mais comment le prouver. Morion est propriétaire de plusieurs boutiques. S’il refuse de payer, un jour, une de ces boutiques sera saccagée ou encore, il y aura un incendie. Le propriétaire d’une chaîne de magasins est un bon client pour la pègre, mais de là à tuer sa femme... non, je ne le crois pas.

Mais Perron, lui, semblait y tenir mordicus.



– Il ne faut jamais laisser une piste de côté. Pour vous, sergent, l'affaire semblait très simple au début. Ça s'annonçait comme un suicide, puis nous avons été convaincus qu'il s'agissait d'un meurtre. Morion s'accuse, il fait des aveux et il semble être le seul à avoir un mobile puissant, mais depuis les choses ont changé.

– Comment ça ?

– Tout d'abord, il a une maîtresse ; cette Lili pouvait être jalouse de sa femme, d'autant plus que Morion lui-même m'a avoué qu'il l'avait délaissée depuis un certain temps. Il manque peut-être un mobile puissant, mais on peut le trouver en cherchant. Et parmi les autres suspects, il y a Eugénie Morion, elle déteste sa belle-fille, vous l'avez dit. Enfin, la mère d'Hubert vous a laissé entendre qu'Yvette avait un amant. Est-ce la vérité ? Si oui, encore un suspect et enfin, vous avez ces types de la pègre.

Les deux détectives l'avaient écouté sans l'interrompre. L'avocat reprit :

– Si vous portez une accusation contre mon client, sergent, je prouverai qu'il souffrait d'une

forte dépression nerveuse lors de ces aveux, que vous n'avez aucune autre preuve et que les suspects sont nombreux. Aucun coroner n'osera envoyer cet homme à son enquête préliminaire.

Romain se mit à rire.

– Vous êtes un excellent plaideur, maître, vous êtes convaincant.

– Espérons que je le serai cet avant-midi, j'ai une plaidoirie importante et je me demande même si je ne devrais pas tenter de faire remettre ma cause à un autre jour. Le juge comprendrait sûrement la situation.

Mais le Manchot tenta de le rassurer.

– Allez vous reposer immédiatement, maître. Vous pourrez dormir une couple d'heures. Moi, j'enquêterai pour votre client. Pour le moment, il n'a absolument rien à craindre.

L'avocat quitta rapidement les bureaux de la police. Le sergent-détective Romain demanda :

– C'est monsieur Morion qui a retenu vos services ?

– Son avocat, maître Perron. Disons que ça

revient au même. Perron croit son client innocent.

Le sergent-détective Romain avoua alors au Manchot qu'il aimerait bien élucider cette affaire au plus tôt.

– Dans des causes de meurtre comme celle-ci, comme nous n'avons pas toute une escouade spécialisée, la Sûreté nous aide toujours. On va déléguer un enquêteur spécial et je devrai collaborer. Je n'aurai pas les coudées franches. Si je pouvais éclaircir ce mystère rapidement, ce serait merveilleux pour mon avancement.

Le jeune policier était très sympathique au détective.

– Si j'apprends quelque chose d'intéressant, sergent, je vous tiendrai au courant. Je vais commencer mon enquête en allant rendre visite à madame Morion mère. Je ne la dérangerai pas puisqu'elle s'est rendue chez son fils. Au fait, comment a-t-elle appris la nouvelle ?

– Ce semble être une femme qui dort peu ou qui s'éveille tôt. Elle l'a appris aux nouvelles de la radio.

Le Manchot jeta un coup d'œil à sa montre.

– Lorsque mes collaborateurs se présenteront à mon agence, je leur confierai à chacun un travail précis. De cette façon, nous avancerons fort rapidement.

\*

Eugénie Morion avait dû être fort jolie, un peu plus jeune. Mais elle était si maigre qu'elle faisait peur. Grande, perchée en plus sur des talons hauts et se tenant droite comme un poteau de téléphone, on pouvait craindre qu'elle se brise en deux au moindre coup de vent.

Elle portait des lunettes d'écaille qui, perchées sur le bout de son nez, accentuaient la profondeur de ses joues et la pointe acérée de son menton.

Elle fit passer le Manchot au salon. Sur un des murs se trouvait une photo d'une femme dans la quarantaine, une beauté vêtue d'un décolleté qui laissait voir des formes appétissantes.

– Posez-vous pas de question, c'est bien moi.

À ce moment-là, je pesais 135 livres. Il y a cinq ans, j'ai été opérée pour un cancer. J'avais maigri épouvantablement. Je pesais à peine cent livres. La science a réussi à me sauver. Mais j'ai beau manger tout ce qui fait engraisser, aujourd'hui, je pèse cent douze. C'est pas assez pour ma grandeur mais je ne puis rien y faire.

Elle désigna un fauteuil au Manchot. Le détective s'assit mais n'eut pas le temps de poser une seule question. La femme continua :

– J'ai beaucoup entendu parler de vous et je suis très heureuse que mon fils vous ait engagé. À vous regarder, comme ça, ça paraît pas que vous êtes manchot, faut le savoir.

Elle s'assit croisa ses longues jambes minces comme des cure-dents, mais n'arrêta pas de parler.

– Pensez-vous monsieur Dumont que c'est humain ça, apprendre la mort de sa belle-fille en écoutant les nouvelles ? Ça m'a donné un choc.

– Puis-je placer un mot, madame ?

Le Manchot avait parlé en même temps

qu'elle, mais d'une voix plus forte. Elle avait entendu la question.

– Certainement et sachez une chose, je suis prête à répondre à toutes les questions. Quand je pense que les policiers ont arrêté mon fils, un homme qui ne pourrait pas faire de mal à une mouche. Moi, j'ai toujours été contre ce mariage-là. Je savais qu'Hubert ne l'épousait que pour son argent. Il faut de l'amour dans un mariage, autrement, ça ne dure pas. Moi, j'ai été mariée durant six ans. J'adorais mon mari. J'aurais pu me remarier, j'étais assez belle femme et les hommes tournaient autour de moi. Eh ! bien non, j'ai élevé Hubert toute seule. On n'aime qu'une fois dans la vie. Jamais je n'aurais pu partager ma vie avec un autre homme. Mais, je suis là qui parle et je crois que vous avez des questions à me poser. Vous avez bien fait de venir me voir. S'il y a quelqu'un qui connaissait Yvette, c'est moi. Je dirais même que je la connaissais mieux que son mari. Mais, excusez-moi, je ne vous ai rien offert. Vous prendriez peut-être un café ? Voulez-vous que j'y ajoute un peu de cognac. Moi, c'est mon remède, ça me stimule.

Et sans attendre, elle se dirigea vers la cuisine.

– Un café, mais pas de cognac, un café noir, lui lança le Manchot d’une voix assez forte pour qu’elle puisse entendre.

Déjà, il regrettait d’avoir rendu visite à madame Morion. Cette femme devait terriblement s’ennuyer, toujours seule. Aussi, quand une personne lui rendait visite, il était rare que le visiteur puisse placer un mot.

Elle revint avec un cabaret contenant deux tasses, un petit pot de lait et du sucre.

– Servez-vous.

– Je le bois noir. Madame Morion, je vais vous demander une chose. Répondez aux questions le plus brièvement possible. J’ai beaucoup d’autres personnes à rencontrer et j’ai peu de temps à vous accorder.

Elle s’assit en pinçant les lèvres.

– C’est vrai que je parle trop. Pas nécessaire de me le dire, je m’en rends compte. Mais si vous saviez comme les journées sont longues quand vous êtes seule et que vous n’avez personne avec

qui causer. Mais allez-y, je vous écoute.

Le Manchot sortit lentement son calepin. Volontairement, il voulait ralentir le rythme de la conversation.

– Le mariage de votre fils avec Yvette Desjardins a permis à monsieur Morion d’ouvrir d’autres commerces, de réussir en affaires ?

– Ne me dites pas que vous croyez que l’argent fait le bonheur ? Non, monsieur. Hubert avait une quincaillerie. Il gagnait assez d’argent pour bien vivre. Il demeurait avec moi. La maison m’appartient. Il n’avait aucun loyer à payer et je vous assure que moi, je ne lui coûtai pas cher. Il avait tout, monsieur. Je lavais son linge, j’entretenais la maison, je prenais ses appels et quand il avait besoin d’aide au magasin, j’étais là pour remplacer n’importe quel de ses employés. C’était un homme gâté, peut-être trop. Vous comprenez, quand vous êtes veuve, que vous avez un jeune enfant, vous l’élevez de votre mieux mais vous lui passez parfois bien des caprices.

« Heureusement qu’elle a compris qu’elle



devait donner des réponses courtes », se dit le détective.

Déjà, son idée était faite. Eugénie Morion aurait voulu garder son fils pour elle. Même s'il avait épousé la plus gentille des femmes, elle aurait été contre le mariage.

– Vous avez une grande maison. Pourquoi, une fois marié, votre fils n'est-il pas venu s'établir ici ? Vous auriez appris à connaître votre belle-fille.

– Vous savez bien que je leur ai offert, mais madame n'a pas voulu. Une belle-mère dans les jambes, ça nuit à l'intimité d'un couple. Au début de leur mariage, ils sont demeurés en appartement, puis Hubert a fait construire cette grande maison. Des dépenses inutiles, un château pour deux personnes, un bain tourbillon qui lui a coûté près de cinq mille dollars. Il a écouté tous les caprices d'Yvette. Encore, si elle savait faire à manger, mais non. Hubert m'a invitée deux fois à dîner chez lui. Des recettes « fancy », des choses qu'on mange du bout de la fourchette et qu'on doit tremper soi-même dans des sauces.

– Donc, vous n’aimiez pas Yvette ?

– Je ne la détestais pas, mais je préférais ne pas m’en occuper, la voir le moins souvent possible. Avec tous ces commerces, Hubert travaillait souvent douze à quinze heures par jour. Pensez-vous qu’une femme va passer ses journées à s’ennuyer ? Non, monsieur. Trois fois, je suis passée près de la maison. Trois fois, j’ai sonné à la porte et elle n’était pas là. Le proverbe, vous le connaissez ? Quand le chat n’est pas là, la souris danse. D’ailleurs, j’ai bien vu la façon dont elle se conduisait quand Hubert a fait sa petite fête pour l’ouverture de sa maison, quand il a pendu la crémaillère.

Intéressé par cette révélation, le détective l’interrompt pour demander :

– Il y avait plusieurs personnes à cette fête ?

– Yvette avait invité ses amis, Hubert les siens. Heureusement que c’était en été car tout ce monde n’aurait pu être en même temps dans la maison. Hubert avait fait dresser deux tables, une à l’extérieur et l’autre au sous-sol. Imaginez, il avait même invité les gens à apporter leur

costume de bain pour aller dans le bain tourbillon.

– Donc, de nombreuses personnes étaient au courant de l’installation de ce bain ?

– Pour ça oui, les gérants des magasins de mon fils, les employés du grand bureau, les amis d’Yvette. Et ce jour-là, je l’ai vue danser avec des hommes. Elle se collait à eux comme une ventouse. Elle ne savait pas se tenir. C’est là que j’ai tout compris.

Soudain, elle se leva, s’approcha du Manchot et se pencha sur lui.

– Je vais vous faire une révélation, mais n’allez jamais dire ça à Hubert, il m’en voudrait. Yvette se droguait.

– Allons donc.

– J’en suis certaine. Il y a à peine un mois, je passais devant la maison. Je vois un homme sortir rapidement. Yvette ne m’avait pas vue. Elle ne referma même pas la porte de la maison, elle ne fit que pousser la porte du vestibule. Alors, je me suis permis d’entrer, sans faire de bruit. Eh ! bien,

je l'ai vue, assise à la table de la cuisine en train de se préparer une injection. Elle tremblait comme une feuille. Je suis repartie, sans qu'elle me voie. Je suis restée non loin de la maison. Cinq minutes plus tard, Yvette est venue fermer la porte. Ce n'était plus la même personne. Elle paraissait plus calme. Je n'en ai jamais parlé. Mais je vous jure que c'est la vérité.

Le Manchot se leva.

– Vous partez déjà ?

– Oui, comme je vous l'ai déjà dit, j'ai plusieurs autres personnes à voir. Votre fils est-il venu vous voir, dernièrement, disons, comme hier soir ?

– Ça fait une semaine que je l'ai vu. Mais il me téléphonait tous les jours. Hier, il m'a téléphoné avant de partir pour Trois-Rivières.

– Vous saviez que votre belle-fille se servait d'un fer à friser, un fer électrique ?

Elle se mit à rire, nerveusement.

– Ne me parlez pas de ce fer. Quand je pense que c'est ce qui a causé sa mort, ça ne me fâche

pas. Je vous le dis, pour Hubert, la mort d'Yvette, c'est un débarras. Vous allez me traiter de sans-cœur, mais je dis ce que je pense.

– Si vous me parliez du fer...

– C'est moi qui le lui ai donné, le jour de la fameuse réception. Il est normal d'apporter un petit cadeau. Vous connaissez Yvette, vous l'avez vue ?

– Non.

– Les cheveux jamais coiffés, vous savez, des cheveux qui tombent droit sur les épaules et un toupet qui lui cache les yeux. Moi, ça me fatiguait. J'ai attendu que tout le monde soit arrivé et je lui ai donné mon cadeau, bien enveloppé en lui disant : « Je suis certaine que tu vas aimer ça et que ça t'aidera à t'embellir. Peut-être que tu auras l'air du monde. » Elle a développé le paquet et n'a pas trouvé ça drôle, mais tous les invités ont bien ri. Hubert m'a fait quelques reproches, il m'a dit que je m'étais moquée de sa femme, mais c'est pas un mauvais garçon, il ne m'en a pas voulu.

Le Manchot quitta bientôt la demeure de madame Morion. Comme il était toujours à Brossard, au lieu de téléphoner au poste de police, il décida de retourner voir le sergent-déetective Romain.

En cours de route, le détective songeait : « Plusieurs personnes étaient au courant du fer à friser. Tous savaient l'existence du bain tourbillon. C'est déjà deux bons points. Quant à la drogue, détestant sa belle-fille, Eugénie pouvait avoir inventé cette histoire.

En entrant dans le bureau de Romain, le Manchot demanda :

– A-t-on fait l'autopsie du corps de madame Morion ?

– Pas encore, pourquoi ?

– Eh ! bien, j'ai appris une chose intéressante. Il est possible qu'elle soit une droguée.

La nouvelle ne sembla pas troubler Romain.

– Je le saurai bientôt, mais je crois que ça ne changera rien à l'affaire.

– Comment ça ?

– Morion est bien coupable du meurtre de sa femme.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Il a assommé un infirmier, a mis son uniforme blanc et il s'est sauvé de l'hôpital !

## IV

### *Un malade en liberté*

La nouvelle avait laissé le Manchot complètement abasourdi. Au bout d'un moment, il demanda :

– Mais il n'y avait donc pas de gardien dans la chambre ?

– J'avais placé un policier à la porte. Les médecins ont examiné Morion. Je croyais, tout comme vous, qu'on avait dû lui donner des somnifères. J'ai causé avec un spécialiste. Selon lui, Morion était exténué, rendu à bout. Ce drame a déclenché une crise nerveuse, beaucoup plus grave que nous l'imaginions. Les spécialistes devaient se consulter avant de prendre une décision. On pouvait, soit donner des chocs électriques à Morion ou encore le transférer dans un institut spécialisé.



Le Manchot se laissa tomber dans le fauteuil, face au bureau de Romain.

– Incroyable ! On peut facilement résumer ce que le spécialiste a voulu dire. Morion est malade mentalement.

– Le médecin ne l’a pas affirmé, mais c’est ce que j’ai conclu. Donc, le malade ne dormait pas, comme nous le pensions. Un infirmier a eu à se rendre dans la chambre. Morion l’a assommé, il a mis ses pantalons, sa chemise et a enfilé le veston blanc par-dessus. Il est sorti de la chambre et le policier ne lui a pas porté attention. Il croyait Morion endormi. C’est une infirmière qui, en entrant, s’est rendu compte que le malade avait pris la fuite. J’ai tout de suite lancé des appels. On recherche Morion partout. J’ai également communiqué avec le spécialiste, une deuxième fois. Il se peut que Morion soit dangereux. J’ai demandé si cette maladie avait pu se développer brusquement. Le médecin m’a affirmé que Morion avait une santé de fer. Il pouvait souffrir de dépression depuis un certain temps mais sans s’en rendre trop compte. La mort de sa femme a

déclenché une crise plus forte. Mais je sais où vous voulez en venir et j'ai posé la question. Eh ! bien, oui. Tout en ayant l'air tout à fait normal, Morion a pu décider de tuer sa femme et, devant le fait accompli, son cerveau a craqué. C'est pour cette raison que je dis que l'affaire est terminée. Vous pouvez rassurer l'avocat Perron, probablement que Morion ne subira même pas de procès, du moins pas pour l'instant. Quand nous lui mettrons la main au collet, il sera envoyé dans un institut psychiatrique.

Le Manchot se releva lentement.

– Eh ! bien, j'en suis quitte pour quelques heures de sommeil perdu.

Il tendit la main au sergent-détective.

– J'ai été très heureux de faire votre connaissance.

– Moi aussi, monsieur Dumont. Et si jamais vous avez à enquêter dans notre ville, vous pouvez être assuré de notre entière collaboration.

Robert Dumont sortit de la bâtisse, monta dans sa voiture, s'installa au volant mais ne démarra

pas immédiatement. Il réfléchissait.

« Tout ce que m'a dit Romain a du sens. Mais si Morion souffrait de dépression, de fatigue et si c'est l'assassinat de sa femme qui l'a rendu fou... s'il était innocent ? Les policiers n'ont pas plus de preuves maintenant qu'au début de l'enquête. »

Puis, une autre idée germa dans sa tête :

« Quelqu'un qui travaille toujours aux côtés de Morion a pu se rendre compte du changement qui s'opérait en lui et profiter de la situation. »

Prenant rapidement une décision, il se rendit à la demeure de la victime. Il y avait toujours un policier devant la porte. Il reconnut immédiatement le Manchot.

– Il y a encore quelqu'un à l'intérieur ?

– Non, mais on doit venir poser des scellés. En attendant, je dois rester de faction au cas où des journalistes se présenteraient. Vu qu'il n'y a plus d'officier à l'intérieur, je ne laisse entrer personne.

– Même pas moi ? Je n'ai pas pu examiner les

lieux du crime et vous savez que j'enquête pour l'avocat de monsieur Morion. J'arrive du bureau du sergent-détective Romain et il m'a donné la permission d'entrer. Vous pouvez lui téléphoner si vous le désirez.

Le policier se mit à rire.

– C'est inutile. Si vous n'aviez pas la permission, vous n'auriez jamais dit ça. Allez-y.

Et il ouvrit la porte au détective.

Dumont se dirigea immédiatement vers la pièce qui servait de bureau à Morion. Il se souvenait des paroles de l'avocat. Il avait trouvé, dans le tiroir du bureau, un calepin contenant les noms des gérants des magasins et des employés du grand bureau.

« Espérons que les policiers ne l'ont pas apporté. »

Il poussa un soupir de soulagement en trouvant le calepin à sa place, dans le tiroir du centre. Il le glissa immédiatement dans sa poche et sortit de la maison.

– Dites donc, vous n'êtes pas resté longtemps

à l'intérieur, fit le policier.

– Il est inutile de chercher des indices, la maison a été passée au peigne fin par les policiers. Merci quand même.

Une fois dans sa voiture, le Manchot feuilleta rapidement le calepin. Il trouva le nom, l'adresse et le numéro de téléphone de Lilianne Lemay.

« Avant de laisser tomber cette affaire, j'aimerais bien lui poser quelques questions. »

Elle devait être chez elle car si les magasins ouvraient à huit heures, le grand bureau, situé au-dessus de la plus ancienne des quincailleries, n'ouvrait qu'à neuf heures.

Lilianne Lemay habitait un appartement sur la rue Stanley, dans l'ouest de la métropole. Rapidement, il traversa le pont Victoria. L'heure de pointe approchait et s'il avait été quelques minutes plus tard, il aurait mis beaucoup plus de temps.

Il arriva à la maison d'appartements. Un tableau indiquait les noms des locataires. Il sonna à l'appartement numéro 23, mais ne reçut aucune

réponse.

Juste à ce moment, l'ascenseur arriva au rez-de-chaussée et plusieurs personnes en sortirent ouvrant la porte menant aux appartements.

Le Manchot s'empressa de se glisser à l'intérieur. Mais, à ce moment précis, un portier en uniforme, que le détective n'avait pas vu, apparut et le saisit par le bras.

– Où allez-vous comme ça ?

– Voir mademoiselle Lilianne Lemay. Vous la connaissez ?

– Oui. Vous avez sonné à son appartement ? J'ai pas entendu le buzzer de la porte.

– Elle n'a pas répondu, mais je crois qu'elle est toujours chez elle. Je me dois de la voir avant qu'elle se présente à son bureau.

Le détective sortit son porte-monnaie et montra sa carte.

– Robert Dumont ? Le Manchot ?

– Oui. C'est ça. Si vous êtes en poste ici, vous avez dû voir passer mademoiselle Lemay ?

– Je ne l’ai pas vue. Elle quitte rarement la maison avant huit heures trente.

– Je puis monter voir à son appartement ?

– C’est que... c’est défendu. On m’engage pour surveiller et...

Le détective lui glissa un billet de cinq dollars dans la main.

– Mais on peut faire des exceptions, surtout quand il s’agit d’un homme aussi connu que vous.

Le détective grimpa l’escalier jusqu’au deuxième. Il allait frapper à la porte numéro 23 lorsqu’il se rendit compte qu’elle était entrouverte. Le Manchot la poussa.

– Mademoiselle Lemay ?

Il ne reçut aucune réponse. Il pénétra dans l’appartement. C’était un tout petit trois pièces, une cuisinette, une salle à dîner qui servait également de salon et une autre pièce qui devait sûrement être la chambre. Mais la maison semblait vide.

Il s’avança et jeta un coup d’œil dans la

chambre. Une fille était étendue au pied du lit. Un peu de sang coulait de ses lèvres. Blonde, jolie, vêtue d'un déshabillé, l'inconnue pouvait avoir trente ans.

Dumont se pencha sur elle et tout de suite, se rendit compte que la fille vivait.

Elle portait une marque sous l'œil gauche, sa lèvre était fendue et saignait légèrement.

Dumont se rendit en vitesse à la salle de bain, mouilla une serviette, revint dans la chambre et se mit à genoux près de la fille. Il lui souleva la tête, lui essuya les lèvres puis lui mit la serviette sur le front. Il lui frictionna les mains. À première vue, elle ne semblait pas gravement atteinte.

– Mademoiselle Lemay !

Il la sentit bouger. Elle allait reprendre connaissance sous peu. Le Manchot la prit dans ses bras, retendit sur le lit et referma le déshabillé qui s'était entrouvert pour laisser voir une poitrine fort appétissante.

– Mademoiselle Lemay, vous m'entendez ?

La fille ouvrit l'œil droit et regarda le



Manchot, puis elle se souleva sur un coude, regarda autour d'elle, se laissa retomber sur l'oreiller et murmura :

– Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

– Allons, calmez-vous. Mon nom est Robert Dumont, je suis détective privé et on m'a engagé pour enquêter sur la mort d'Yvette Morion.

Le nom la fit sursauter. Elle s'assit dans le lit.

– Vous l'avez arrêté ?

– Qui ?

– Mais Hubert !

– C'est lui qui vous a frappée ?

La fille semblait maintenant complètement remise.

– Il est fou, je vous dis qu'il est fou. Il a sonné. Je lui ai ouvert. Après tout, c'est mon patron et je savais exactement ce qui s'était passé cette nuit. En entrant, il m'a poussée brutalement, j'ai reculé et il est entré, fermant la porte derrière lui.

Elle avait un peu de difficulté à parler, le coup qu'elle avait reçu à la bouche lui avait fait enfler

les lèvres.

– Vous pourriez me donner un verre d'eau ?

Puis, changeant brusquement d'idée, elle décida :

– Aidez-moi plutôt, je vais aller à la salle de bain, me rincer la bouche.

Lorsqu'elle fut sur pied, le Manchot demanda :

– Comment vous sentez-vous ?

– Légèrement étourdie. J'ai pensé qu'il allait me tuer.

Une fois dans la salle de bain, elle se rinça la bouche à trois reprises, avala un verre d'eau, puis s'épongea la figure à l'eau glacée.

– Ça va mieux. Vous êtes détective privé ? Pour qui travaillez-vous ?

– Maître Réjean Perron. Je crois que vous le connaissez.

La fille alla s'asseoir dans un des trois fauteuils du salon.

– Vaguement, c'est lui qui m'a éveillée cette

nuit, pour me questionner.

Le Manchot s'assit en face d'elle.

– Si vous voulez bien poursuivre votre récit. Morion a dû vous demander des explications ? Pourquoi vous a-t-il frappée ?

– Il me faisait peur, je ne l'ai jamais vu comme ça. Il m'a saisi les poignets et m'a demandé pourquoi je lui avais tendu un piège, pourquoi je lui avais fait croire qu'hier soir, il devait interviewer des postulants pour le poste de gérant de quincaillerie, à Trois-Rivières. J'ai compris qu'il y avait eu erreur, qu'il s'était trompé une fois de plus.

Le Manchot la coupa :

– Pourquoi dites-vous une fois de plus ?

– Parce que depuis quelques semaines, monsieur Morion oublie souvent ses rendez-vous. Il y a deux jours, j'ai mis un rapport sur son bureau. Il m'a sonnée une heure plus tard et m'a enguirlandée parce que je n'avais pas préparé le rapport. Il ne l'avait même pas vu.

– Continuez votre récit.

Lilianne reprenait son calme. Elle parlait d'une voix beaucoup plus posée.

– J'ai tenté de lui expliquer que les rendez-vous avec les postulants n'étaient que pour aujourd'hui et c'est alors qu'il m'a saisi les poignets, il m'a serrée, il me faisait mal. Il criait. Il disait que je l'avais retenu à Trois-Rivières volontairement, puis il s'est mis à m'injurier, il m'a accusée d'avoir tué sa femme. Il ne savait plus ce qu'il disait. Il m'a frappée à la bouche, j'ai senti le sang couler. Je n'ai pas eu le temps de me protéger, il m'a touchée au menton et je suis tombée, tout s'est mis à tourner et j'ai perdu connaissance.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

– Vous avez dû le croiser ou presque. Ça fait à peine dix minutes qu'il a sonné à la porte. Je commençais à me préparer pour me rendre au travail.

Elle se releva et retourna à la chambre de bain.

– C'est affreux. Je ne pourrai jamais aller travailler comme ça. J'aurai un œil noir et la

lèvre...

Le Manchot l'avait suivie jusqu'à la porte de la salle de bain.

– Un peu de maquillage sur vos lèvres et ça ne paraîtra pratiquement plus. Quant à vos yeux, vous pouvez porter des verres fumés. Il faut absolument que vous vous rendiez à votre bureau aujourd'hui.

Elle se retourna pour demander :

– Allez-vous enfin m'expliquer ce qui se passe. Pourquoi Hubert agit-il ainsi ? Ordinairement, c'est l'homme le plus doux, le plus gentil.

– Il est malade !

Elle haussa les épaules :

– Oh ! ça, je m'en suis rendu compte.

– Mais, selon les médecins, cette maladie remonte à quelque temps. À part ses distractions, avez-vous remarqué un changement chez lui ?

– Il travaillait avec plus d'intensité, on aurait dit une certaine rage. Il parlait d'ouvrir des

succursales dans d'autres villes. Il voyait beaucoup trop grand. Il me traitait souvent comme une étrangère.

Le Manchot lança :

– Vous aviez été sa maîtresse, pourtant.

– Je vois que vous êtes au courant de bien des choses. Oui, j'ai longtemps été sa maîtresse. Je l'étais avant même qu'il ne décide de marier cette vieille fille pour son argent. Mais ce n'est pas Yvette qui l'a rendu malade, non. C'est son travail et surtout, sa mère qui le harcelait, qui lui téléphonait presque tous les jours, qui mettait son nez dans ses affaires. Il se laissait continuellement influencer par elle.

Elle quitta le miroir et fit face au Manchot.

– Trouvez-vous que ça paraît beaucoup ?

– Presque pas. C'est légèrement enflé, quelqu'un qui souffre d'un mauvais mal de dent peut avoir exactement la même enflure.

Elle retourna au miroir pour maquiller son œil.

– Quand je pense que je vais être obligée de garder mes verres fumés durant deux ou trois

jours.

Le Manchot demanda d'un ton indifférent, comme si la question n'avait aucune importance.

– Vous avez bien affirmé que monsieur Morion ne vous a pas téléphoné, hier soir ?

– C'est facile à vérifier. Il aurait fait un appel interurbain de son motel.

– Vous étiez seule, ici ?

– Oui. Je souffre d'une légère grippe. Hier soir, j'ai décidé de me reposer. J'ai regardé la télévision jusque vers neuf heures. Comme c'était ennuyant, comme à l'ordinaire, j'ai pris un bain chaud et à dix heures, j'étais au lit. C'est l'appel de cet avocat qui m'a éveillée au milieu de la nuit. Je fus incapable de me rendormir. Je me demandais ce qui se passait. Je me suis levée vers six heures et c'est en écoutant la radio que j'ai appris la nouvelle. Mais on a parlé d'un accident, on a dit que madame Morion s'était électrocutée en se servant d'un fer à friser électrique alors qu'elle était dans son bain tourbillon. Pourquoi Hubert a-t-il mentionné qu'il s'agissait d'un

assassinat ? Il m'a même accusée.

Le Manchot lui expliqua que rien n'était encore certain.

– Ce n'est peut-être pas un meurtre. Il pourrait s'agir d'un suicide, mais sûrement pas d'un accident.

– Ridicule. Yvette aurait acheté un second fer à friser ? Ça ne tient pas debout, fit-elle en sortant de la salle de bain et en entrant dans sa chambre.

Comme le Manchot l'avait suivie, elle lui demanda de se retourner, elle voulait se vêtir.

« Elle n'a qu'à pousser la porte », songea le Manchot en tournant le dos à la chambre.

Sur le mur du salon, il y avait un grand miroir. Le détective leva les yeux et par le miroir, il aperçut la belle Lili, assise sur son lit, en train d'enfiler ses bas. Elle avait enlevé son déshabillé et Dumont ne put faire autrement que d'admirer ses seins au galbe parfait. Lilianne avait-elle, volontairement, laissé la porte ouverte sachant bien que le miroir permettait au Manchot de la voir comme si elle lui avait fait face ?



Le détective s'éloigna, le sourire aux lèvres et alla s'asseoir dans un des fauteuils. Il se demandait où pouvait être rendu Morion. La police se devait de le retrouver au plus tôt, autrement, il pourrait commettre d'autres bêtises.

Près du fauteuil, il y avait un petit meuble sur lequel avait été posé l'appareil téléphonique. Le meuble contenait un tiroir. Sans faire de bruit, le détective l'ouvrit lentement.

Il se leva, alla jeter un coup d'œil au miroir. Lilianne, assise devant sa table de toilette, était en train de se coiffer. Elle en aurait sûrement pour quelques minutes encore.

Rapidement, il revint au petit meuble. En plus d'un index téléphonique, il y trouva une petite boîte contenant des timbres, un calepin avec des notes, une enveloppe contenant des photos et quelques blocs-notes.

Le détective jeta un coup d'œil dans le calepin. Il contenait des noms qui ne devaient pas se trouver dans l'index téléphonique. Un détail retint l'attention du détective. Sur la deuxième page, il y avait le nom de deux boîtes de nuit,

bien connues à Montréal. Les deux clubs étaient fréquentés par des homosexuels. Il tourna rapidement les pages et se rendit compte qu'il n'y avait que des prénoms de femmes suivis d'un numéro de téléphone.

« Curieux ! » songea le Manchot.

Il glissa le calepin dans sa poche, espérant que Lilianne ne s'en rende pas compte.

Il ouvrit ensuite l'enveloppe. Il y avait une dizaine de photos. Lilianne n'était pas sur toutes les photos, mais il n'y avait que des femmes. Sur une des photos, Lilianne tenait une jeune fille par la taille et la serrait contre elle.

Il remit l'enveloppe dans le tiroir. Il allait le refermer lorsque ses doigts frôlèrent une enveloppe.

Une lettre s'était glissée entre le bord du tiroir et la boîte contenant les timbres.

Robert Dumont ouvrit l'enveloppe, adressée à Lilianne. Il n'y avait pas de date en haut de la lettre, qui commençait par les mots « Ma chérie ». En vitesse, le Manchot alla voir sur la

seconde feuille. La lettre était signée  
« Hugnette ».

« Eh ben ! Pour une découverte, c'en est toute  
une. La secrétaire, l'ex-maîtresse de Morion est  
lesbienne. »

## V

### *L'équipe au travail*

Le Manchot eut tout juste le temps de remettre l'enveloppe dans le tiroir lorsque Lilianne parut dans la porte.

– Je puis vous demander un service ? Voulez-vous monter ma fermeture-éclair ?

– Avec plaisir.

Elle se tourna, montrant son dos au détective. Pendant qu'il remontait la fermeture, elle s'appuya contre lui, accentuant la pression.

« Elle se sait aguichante. Possible qu'elle puisse aimer autant les hommes que les femmes », songea le Manchot.

– Nous allons sortir ensemble. J'ai peur qu'Hubert rôde autour de la maison.

Dumont n'était pas d'accord.

– S’il avait voulu vous tuer, il l’aurait fait, vous étiez sans connaissance. Quand il a vu qu’il vous avait frappée avec trop de force, il a pris la fuite. Mais si ça peut vous rassurer, je puis vous conduire à votre bureau.

Mais Lilianne Lemay possédait sa propre voiture.

– Surveillez-moi, plutôt, suivez-moi pendant quelques minutes. Je me sentirai plus rassurée.

Ils. sortirent de l’appartement. La voiture de Lilianne était stationnée juste en avant de celle du détective. Il la suivit pendant quelques minutes, puis rassuré, il décida de l’abandonner à son sort.

Le Manchot gara près d’un parc. Quand il était au volant de sa voiture, il avait de la difficulté à réfléchir et il avait besoin de remettre ses idées en place.

Il n’avait pas écarté l’hypothèse du suicide. Une femme qui se sait trompée, qui est découragée, qui décide d’en finir avec ses jours, mais qui veut causer des ennuis à son mari. « Et elle se procure un second fer à friser, ce qui

obligera les policiers à écarter l'hypothèse du suicide. »

Hubert Morion, selon lui, était innocent. « Cet homme était déjà malade quand il s'est rendu à Trois-Rivières. Il a travaillé jusqu'à épuisement. S'il avait été assassin, il aurait probablement achevé Lilianne. Mais pourquoi s'est-il sauvé de l'hôpital ? J'ai l'impression qu'il ne nous a pas tout dit et qu'il espère pouvoir prouver lui-même son innocence. »

La mère de Morion, Eugénie, détestait sa belle-fille. Elle semblait être jalouse de toutes les femmes qui approchaient son fils. Une femme pouvait-elle tuer dans un moment de folie ? Tout était possible.

Lilianne Lemay constituait une autre suspecte. Elle en voulait à Morion de l'avoir laissé tomber pour une autre fille. Qui, il l'ignorait. Lilianne fréquentait les homosexuels, les lesbiennes. Une fille, Hugnette, l'appelait « ma chérie », ce qui prouvait fort bien ses tendances.

« Et puis, elle sait exactement de quelle façon madame Morion a été tuée. »

Enfin, Eugénie Morion avait laissé entendre qu'Yvette trompait son mari. Mais qui sait, elle aussi avait peut-être des tendances au lesbianisme ?

Le Manchot laissait voguer son imagination.

« Yvette est malheureuse. Lilianne fait sa connaissance, elles deviennent amantes. Or, Lilianne connaît plusieurs autres femmes, elle doit avoir de nombreuses amies et Yvette est jalouse. Elle peut même menacer Lilianne de tout dire à son mari. Lilianne craint pour sa place. Pour elle, Yvette est devenue dangereuse. Elle sait qu'Yvette sera seule toute la soirée. Prendre un bain nue, devant une lesbienne, c'est tout à fait normal pour Yvette. Il y a querelle entre les deux amantes. L'autre a préparé son meurtre et le met à exécution. Si par hasard les soupçons tombent sur Morion, même s'il était condamné, Lilianne est une vieille employée, détient un poste important. La compagnie est trop bien établie pour tomber. Elle a peut-être cru qu'elle obtiendrait un poste de prestige. Donc, si ce que je devine est vrai, la mort d'Yvette n'aurait fait

que servir les intérêts de Lilianne. »

Plus il réfléchissait, plus cette fille au corps de déesse devenait antipathique au Manchot. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Neuf heures approchait. Très bientôt, ses assistants seraient au bureau.

« Il est temps que je m'y rende si je veux leur confier des missions précises. »

À peine dix minutes plus tard, Robert Dumont arrivait à son agence. Les portes étaient encore fermées. Il ouvrit donc, se dirigea rapidement vers son bureau et tout de suite, il téléphona au sergent-déetective Romain.

Ce dernier était hors de son bureau. Dumont laissa donc un message, demandant à Romain de le rappeler le plus tôt possible.

– Bonjour, monsieur Dumont.

Le détective leva les yeux. Danielle Louvain, la nouvelle secrétaire, cette jolie brune qui avait déjà participé à quelques films canadiens à titre de cascadeuse venait d'arriver.

– Vous êtes tôt, ce matin.



– Oui, j’ai du travail. Lorsque Candy et Michel arriveront, faites-les passer dans mon bureau. J’attends également un appel du sergent-détective Romain. Vous me le passerez. Par contre, je n’y suis pour personne d’autre. Vous prendrez les messages.

– Bien, monsieur.

Quelques minutes plus tard, Romain retournait l’appel du Manchot.

– Des nouvelles de Morion ? demanda le détective privé.

– Non. Nous nous sommes rendus chez lui. La maison est surveillée. J’ai également placé des hommes devant les bureaux de la compagnie et près de toutes les succursales des quincailleries Morion.

– Vous n’avez pas songé à la secrétaire particulière, Lilianne Lemay ?

– Pourquoi ? Elle arrivera au bureau d’un instant à l’autre.

Le Manchot mit alors le sergent-détective au courant de la visite que Morion avait faite à sa

secrétaire.

– Il ne sait plus où donner de la tête, c'est clair. Par contre, ce n'est pas un assassin. Il aurait pu tuer facilement la jolie Lilianne Lemay, il ne l'a pas fait. Je vais vous donner un conseil, sergent. Faites donc surveiller la demeure de madame Eugénie Morion. Elle a tellement d'emprise sur son fils qu'il est fort possible qu'il cherche à la rejoindre.

– Excellente idée, Dumont, merci pour le renseignement. Vous continuez toujours l'enquête ?

– Oui, car plus j'avance, plus je suis persuadé que Morion est innocent.

– Je ne suis pas de votre avis. Si nous retrouvons Morion, je vous le ferai savoir aussitôt.

La conversation terminée, le Manchot consulta un agenda. Il sonna ensuite Danielle, la secrétaire.

– Personne n'est encore entré ?

– Si, le détective Landry.

– Bon, demandez-lui de venir me voir.

Landry avait charge de l'agence de sécurité du Manchot. À son emploi, il avait de nombreux expoliciers, aujourd'hui à leur retraite. Dumont lui ordonna :

– Vous demanderez à Beaulac et à Candy de vous remettre les dossiers sur lesquels ils enquêtent présentement et vous les confierez à deux de vos hommes. J'ai besoin de mes deux acolytes.

– Une nouvelle affaire ?

– Oui, survenue cette nuit. Les journaux n'en parleront que demain.

Michel Beaulac arriva bientôt et se rendit immédiatement dans le bureau du patron.

– Comment est Yamata ?

La jolie Yamata, ex-employée du Manchot et amie de Michel avait été sérieusement blessée au cours d'une aventure. Après être demeurée dans le coma pendant quelques heures, elle avait dû être hospitalisée plusieurs semaines. Le choc qu'elle avait subi lui avait fait perdre la mémoire.

Enfin, au grand soulagement de tous, elle avait reçu son congé de l'hôpital.

– En pleine forme, boss.

– Alors, à quand le mariage ? demanda le Manchot.

Yamata voulait absolument se marier et élever une famille. Mais Michel hésitait à sauter la clôture du célibat et Yamata l'avait laissé pour vivre seule, quelques jours seulement avant sa blessure. Beaulac se sentait responsable de l'accident. « Si elle avait été avec moi, probable que ce ne serait pas arrivé. Quand elle sortira de l'hôpital, je l'épouserai. C'est définitif. »

Mais depuis qu'il avait appris que la jolie Canadienne de descendance japonaise recevrait son congé, le grand Michel ne parlait plus de mariage. Durant plusieurs semaines, il avait goûté à la liberté totale et encore une fois, il était hésitant.

– Quand nous aurons fixé une date, je vous le ferai savoir, répondit Michel d'un ton sec. Alors, qu'y a-t-il ? Mademoiselle Louvain m'a dit que

vous désiriez me voir ?

– Oui, tu remettras le dossier Bigras à Landry. Un de ses hommes s'en chargera. J'ai un autre travail pour toi. Tu as entendu les nouvelles ce matin ?

– Oui, pourquoi ?

– Tu as dû apprendre qu'une femme avait été trouvée morte dans son bain tourbillon, au cours de la nuit ?

– Oui et la police recherche le mari. On l'avait arrêté, mais il a réussi à s'enfuir de l'hôpital. Vous vous intéressez à cette affaire ?

Le Manchot lui parla de l'appel de l'avocat Perron et de l'enquête qu'il avait entamée.

– Il s'agit d'un meurtre ou d'un suicide. Si c'est un suicide, il faut le prouver. Si c'est un meurtre, il faut démasquer l'assassin car Morion, selon moi, est innocent.

Candy venait d'arriver. La jolie blonde passa dans le bureau de son patron et le Manchot dut refaire le récit des événements de la nuit.

– Michel, je veux que tu enquêtes sur Yvette

Morion. Vois les voisins. Informe-toi si elle a de la parenté, des amis très proches. Selon la mère de l'accusé, Yvette Morion aurait un ou des amants.

Je veux également que tu vérifies ses comptes de banque. Enfin, enquête complète sur elle. Il lui tendit une fiche.

– Tu as, sur cette feuille, tous les renseignements que je possède déjà concernant madame Morion. Si tu apprends quelque chose d'intéressant, communique immédiatement avec Danielle et fais rapport. Tu peux y aller tout de suite.

Michel partit aussitôt.

– Et moi, qu'est-ce que je fais là-dedans ?

– Toi, Candy tu vas te rendre aux bureaux des quincailleries Morion. Je veux que tu fasses la connaissance de Lilianne Lemay. Essaie de te faire amie avec elle et...

L'aguichante blonde arrêta immédiatement son patron.

– Oh ! une seconde, Robert ! Vous êtes

presque persuadé que cette fille est lesbienne. Vous voulez que je devienne son amie, que j'essaie d'obtenir ses confidences.

– Exact !

Candy eut une moue dédaigneuse.

– Ça ne me plaît pas du tout. J'adore les hommes, vous le savez. Je serais incapable d'être intime avec une lesbienne.

– Les hommes te désirent, tu sais les aguicher. Je ne vois pas pourquoi tu aurais plus de difficultés avec une femme. Je ne te demande pas de devenir l'amante de Lilianne. Si elle te désire, tu pourras facilement la faire parler. Fais-toi passer pour une journaliste.

Il lui donna le nom de deux boîtes de nuit.

– Quand tu verras mademoiselle Lemay, laisse-lui croire que tu l'as déjà aperçue à un de ces cabarets. Tout de suite, ça devrait aider à engager la conversation.

Candy haussa les épaules :

– Je n'ai jamais fréquenté de tels clubs. Je vous avoue franchement, Robert, que cette

mission est loin de m'emballer. Puisque cette fille est hétérosexuelle, pourquoi ne pas vous en charger ?

– Parce qu'elle sait que je suis à la recherche de l'assassin de madame Morion, parce qu'elle se méfiera et que je n'obtiendrai aucune information.

– Bon, puisqu'il le faut, je vais me sacrifier.

Devant l'air penaud de Candy, le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– C'est à croire que je t'envoie dans une chambre de tortures.

– Ce sera peut-être tout comme.

Le détective tint à la mettre en garde :

– Possible qu'on se croise aux bureaux de la compagnie Morion. Je veux enquêter sur les autres employés, sur une certaine payola qui aurait existé. Mais ça, ce n'est pas certain. Alors, fait comme si on ne se connaissait pas.

Candy le corrigea :

– Mais non, c'est l'inverse. Si je suis



journaliste, je dois connaître le fameux Manchot.

– Agis comme tu l’entends, mais n’oublie pas que tu ne travailles pas pour l’agence et que les hommes ne t’intéressent guère.

Candy partielle Manchot donna des directives à sa secrétaire, sortit ensuite des bureaux de l’agence et alla manger des rôties et un café au restaurant du coin. Grim pant ensuite dans sa voiture, il se rendit immédiatement aux bureaux de la compagnie Morion situés juste au-dessus de la plus ancienne quincaillerie.

Une réceptionniste était à son poste, dans un petit bureau, juste à l’entrée.

– Que puis-je faire pour vous, monsieur ? Le détective sortit aussitôt son porte-monnaie et montra sa carte.

– Je suis Robert Dumont, détective privé. J’enquête sur la mort de l’épouse de votre patron, monsieur Morion. Je sais qu’il n’est pas ici. Puis-je savoir qui le remplace ?

– C’est monsieur Audy, mais il est très occupé ce matin et...

– Dites-lui qu’il faut que je le voie et le plus tôt possible. Je crois qu’il me recevra.

La réceptionniste communiqua au bureau du vice-président de la compagnie puis elle se tourna vers le détective.

– Si vous voulez bien patienter, monsieur Audy vous recevra dans quelques minutes.

Le Manchot s’assit et feuilleta une revue en attendant qu’on l’appelle. Bientôt, une jeune fille dans la vingtaine, cheveux noirs, pas très jolie, parut dans la porte donnant sur le corridor qui menait aux autres bureaux.

– Monsieur Dumont ?

Le Manchot se leva.

– Si vous voulez bien me suivre, monsieur Audy vous attend.

Sitôt qu’elle fut dans le corridor, la jeune secrétaire se retourna.

– C’est vrai, vous êtes le fameux Manchot ?

– Oh ! fameux est un gros adjectif, vous savez.

– Moi, mon nom est Micheline Florent.

Elle regardait le détective avec des yeux de merlan frit, comme si elle s'était trouvée face à une vedette de cinéma. Elle semblait figée comme la statue de sel. Le Manchot étudia la secrétaire dans les moindres détails. Elle était bien tournée, mais elle avait de fort mauvaises dents, beaucoup trop avancées, une mâchoire longue qui faisait paraître sa bouche trop petite. Mais, s'il avait continué à la fixer, Micheline Florent serait demeurée hypnotisée. Le détective regarda autour de lui. Il y avait deux bureaux de chaque côté. Un grand et un petit et, sur les portes vitrées, on pouvait lire, sur celle de droite : « Hubert Morion, président ». La porte en face indiquait qu'il s'agissait du bureau du vice-président. Les plus petites pièces étaient les bureaux des secrétaires.

L'attitude du Manchot produisit son effet et Micheline reprit sa marche, mais en balançant beaucoup trop ses hanches. Elle se savait sûrement plus jolie de dos que de face et elle cherchait à attirer l'attention sur sa taille, ses hanches et des jambes qui auraient pu servir d'image dans les commerciaux pour bas culottes

ou crème épilatoire.

En passant devant le bureau de Lilianne Lemay, la porte étant ouverte, Dumont aperçut sa collaboratrice, Candy, causant avec la secrétaire du président. En apercevant le Manchot, la belle Lili se leva immédiatement.

– C’est moi que vous voulez voir ?

– Non, ne vous dérangez pas, répondit Micheline d’une voix pointue, il vient pour monsieur Audy et... pour moi.

– Ah !

Les yeux de Candy croisèrent ceux du détective et il entendit la plantureuse blonde demander à Lili.

– Je ne me trompe pas, c’est bien le détective privé, le Manchot, n’est-ce pas ? Je ne l’ai jamais rencontré, mais j’ai souvent vu sa photo.

– Vous voulez que je vous le présente ?

– Pas du tout. Les vedettes du cinéma, de la télévision ou même du crime ne m’intéressent pas du tout.

Micheline était rendue à son bureau. Elle fit passer Dumont.

– Assoyez-vous, ce ne sera pas très long. Monsieur Audy a un visiteur, mais il m’a dit qu’il ne le retiendrait pas. Vous enquêtez sur la mort de madame Morion ?

– C’est exact, répondit le détective.

– Vous savez, on a connaissance de bien des choses, ici. Moi, je ne parle pas, mais je remarque. J’ai l’impression que je pourrais vous en apprendre passablement long.

Le Manchot s’était assis, mais la secrétaire se tenait debout devant lui. Elle jeta un coup d’œil autour d’elle et ajouta à voix basse.

– Ici, je n’aime pas parler. Si on pouvait se rencontrer à l’extérieur...

Le détective réprima un sourire. Micheline, comme bien des femmes, voulait se trouver seule avec cet homme qu’on disait Don Juan mais refusant de s’attacher à une seule femme.

« Je me demande si elle en sait si long que ça. »

Et il répondit à haute voix.

– Je causerai tout d’abord avec monsieur Audy, ensuite j’aviserais. Si c’est possible, nous pourrions manger ensemble.

– Oh ! oui !

– Mais je ne vous promets rien. Quand je suis sur une enquête, je ne sais jamais ce qui peut survenir.

Juste à ce moment, une voix sortit d’un appareil placé sur le bureau de la secrétaire.

– Faites entrer monsieur Dumont, mademoiselle.

Micheline alla ouvrir la porte séparant son bureau de celui de son patron. Quand le Manchot passa près d’elle, elle murmura :

– N’oubliez pas votre rendez-vous, j’en aurai beaucoup à vous apprendre.

Audy, un homme dans la quarantaine, aussi grand que le Manchot, un type à la figure énergique, s’avança la main tendue.

– Heureux de vous rencontrer, monsieur

Dumont. Mon nom est Roland Audy. Prenez place.

Le Manchot s'assit dans le fauteuil que lui indiquait le vice-président. Ce dernier alla prendre place derrière son immense bureau.

– Vous enquêtez sur la mort de madame Morion ? J'aimerais bien en savoir plus long. J'ai entendu les nouvelles, on parle d'un assassinat et de monsieur Morion qui aurait échappé aux policiers.

– Très juste. On le soupçonne d'avoir tué son épouse.

Audy, nerveusement, se mit à jouer des doigts sur le bord du bureau.

– Moi, je le crois innocent, si vous désirez mon avis. Pour Morion, une seule chose comptait, ses quincailleries, l'argent. Mais depuis quelques semaines, il n'était plus le même homme. Il me déléguait beaucoup de responsabilités. Il semblait épuisé, ne prenait jamais de décisions sans me consulter, chose qu'il ne faisait jamais autrefois. Je lui ai conseillé

de passer un examen à l'hôpital. Il aurait dû. Quand un homme est malade, quand il n'a plus sa tête à lui, on ne sait jamais ce qu'il peut faire.

Le Manchot conclut :

– Vous le croyez innocent, mais d'un autre côté, dans un moment de folie, vous pensez que Morion aurait pu tuer sa femme.

Audy répondit très habilement, après avoir analysé la déduction de Robert Dumont.

– Hubert aurait pu tuer dans un moment de folie, vous avez raison. Mais pourquoi sa femme ? Il aurait pu tuer sa mère qui continue toujours de le harceler, il aurait pu me tuer, moi. Souvent nous n'étions pas d'accord et je possède quand même des droits dans cette compagnie. Il aurait pu tuer Lilianne Lemay, sa secrétaire qu'il a aimée passionnément, une lesbienne qui aujourd'hui se moquait de lui avec sa femme. Il aurait pu tuer ce type du nom de Craig qui lui arrachait probablement des sommes pour le racket de la protection. Vous voyez, toutes des personnes que Morion aurait pu assassiner, bien avant sa femme. En quelques secondes, le



Manchot venait d'apprendre de nombreuses informations capitales.

– Et pourquoi n'aurait-il pas tué Yvette ? Pourquoi la placez-vous la dernière sur les rangs ?

– Hubert sait fort bien qu'il n'était rien sans l'argent de son épouse. Elle lui donnait tout ce qu'il désirait. Jamais elle ne mettait le nez dans ses affaires et surtout, on ne la voyait jamais aux bureaux de la compagnie... excepté ces derniers temps.

– Tiens, tiens, mais pourquoi venait-elle plus souvent ?

– Pas souvent, elle est venue une fois ou deux, mais chaque fois en l'absence de son mari. Et chaque fois, elle est partie avec la Lemay, une bonne secrétaire mais que j'aurais flanquée à la porte si j'avais été le grand patron.

Le Manchot demanda, surpris :

– Vous la détestez tant que ça ?

– Vous savez, Dumont, une seule pomme pourrie dans un baril peut gâter toutes les autres.

Lilianne prenait plaisir à aguicher tous les hommes, mais dans son intérêt, pas par amour. Une comédienne, voilà ce qu'elle est. Quand un homme ne pouvait lui servir, elle le laissait tomber. Jamais elle n'a été amoureuse d'un homme, mais elle est tellement belle que ses amants se laissent capter dans sa toile.

Le détective demanda brusquement :

– Vous avez été son amant avant Hubert Morion ou après ?

Audy pâlit. Le Manchot avait touché juste. Aussi, profitant de son avantage, il enchaîna :

– J'ai causé pendant plus d'une heure avec mademoiselle Lemay, tôt ce matin. Vous avez raison quand vous dites qu'elle cherche à enjôler les hommes. Mais moi, je n'ai pas marché et je lui ai arraché ses secrets. Je juge rapidement les gens et dans son cas, ce ne fut pas très difficile. C'est elle qui m'a parlé de vous.

Audy se leva. Il alla jeter un coup d'œil à la fenêtre. Il gagnait du temps, ne sachant trop ce qu'il devait répondre au détective. Enfin, il se

retourna et s'approcha du Manchot.

– Je suis marié, Dumont. J'ai une femme formidable. Elle n'est pas riche comme Yvette Morion. Je ne me suis pas marié par intérêt, moi. Mais Isabelle a toutes les qualités que vous espérez trouver chez une femme. Si elle apprenait la vérité, jamais elle ne me pardonnerait.

Il venait d'avouer. Il retourna lentement à son bureau.

– J'ai perdu la tête, fit-il en s'asseyant lentement. Mais l'aventure n'a pas duré. Je ne suis sorti avec elle que deux fois. Je me demande pourquoi elle vous l'a dit. Elle s'est intéressée à moi quand elle a su que j'avais acheté de nombreuses actions dans la compagnie, que je devenais une sorte de copropriétaire. Quel but voulait-elle atteindre exactement ? Je ne puis malheureusement pas répondre à cette question... à moins que, s'apercevant que Morion n'était plus le même, qu'un jour, il abandonnerait peut-être son poste de président, vu son état de santé...

– Il était si malade que ça ?

– Il songeait à la retraite, même s’il n’était pas âgé. C’est une des raisons pour laquelle il a accepté de me prendre comme associé. Il avait confiance en moi. Il aurait conservé toutes ses actions dans la compagnie, il aurait retiré les plus grosses parts de profit. Il n’avait plus besoin de travailler. Pourtant, il voulait ouvrir d’autres succursales et cette fois, en province, moi, je n’étais pas d’accord.

– Pourquoi n’être sorti que deux fois avec Lilianne ?

Audy éleva la voix :

– Parce que je me suis rendu compte qu’elle ne cherchait que son intérêt. Elle me parlait régulièrement de la maladie de Morion, des gestes qu’il posait. Mais en réalité, c’est Micheline qui m’a ouvert les yeux. Lilianne lui aurait fait des propositions. Je ne voulais pas croire ma secrétaire, mais j’ai surveillé Lilianne de près et je me suis aperçu que Micheline avait raison.

– Donc, Lilianne Lemay protégeait ses intérêts. Elle voyait approcher rapidement le jour

où Morion se retirerait des affaires. Puisque vous l'avez repoussée, elle s'est intéressée à Yvette Morion.

Audy approuva :

– C'est exactement ce qui s'est passé.

– Parlez-moi un peu de ce monsieur Craig.

Il haussa les épaules :

– Je ne le connais pas. Je ne l'ai aperçu que deux fois. Par contre, quelques gérants de nos magasins m'ont avoué qu'on leur faisait des menaces. Un de nos magasins, une nuit, fut saccagé. Mais Morion m'avait juré que jamais il ne paierait un sou à la pègre. Je suis presque certain que ce monsieur Craig a perdu son temps en venant ici. D'ailleurs, chaque fois, il n'est resté que quelques minutes.

Le Manchot se leva. Poursuivre l'interrogatoire d'Audy ne lui rapporterait pas plus de renseignements. Il demanda, juste avant de serrer la main du vice-président :

– Vous assistiez à cette fameuse fête, à la maison des Morion, où madame Morion mère a

remis à sa belle-fille un fer à friser électrique ?

– Madame Morion mère a posé un geste d'un goût douteux.

– Et que pensez-vous du bain tourbillon ?

– Un caprice de personne qui ne sait que faire de son argent. Hubert, pendant un certain temps, passait une demi-heure par jour dans ce bain, mais ça n'a pas duré. Il s'en est fatigué. Par contre, il m'a avoué que pour l'arthrite de sa femme, c'était merveilleux. Elle s'y plongeait tous les soirs, sans exception et ces jets d'eau continus activaient la circulation du sang. C'est possible, un médecin m'a affirmé que ces bains ne guérissaient rien mais que ça pouvait aider, ça remplaçait un bon massage, c'est tout.

Le Manchot sortit. La jeune Micheline se leva aussitôt :

– Je vais vous reconduire, dit-elle.

– Mais non, laissez, je connais le chemin.

– De toute façon, je dois passer à la caisse, en face. Je vais prévenir mon patron.

Et quand elle sortit en compagnie du Manchot,

elle expliqua :

– Il y a un guichet à cette caisse qui ouvre à neuf heures, tous les matins. La plupart des employés possèdent des comptes à cette banque. C'est tellement commode quand nous recevons notre chèque de paye.

Le Manchot la laissa devant la porte de la caisse populaire.

– On se voit à l'heure du dîner ? demanda-t-elle avant de s'engouffrer à l'intérieur de la banque.

– Si possible, oui. Je vous téléphonerai.

Le détective retourna vers sa voiture mais resta assis derrière le volant, sans démarrer. Bientôt, il vit la jeune Micheline sortir, traverser la rue et retourner à son bureau.

Le Manchot n'hésita pas. Il se dirigea rapidement vers la caisse populaire et demanda à voir le gérant.

– Il devrait arriver d'un instant à l'autre, lui répondit un des employés. Puis-je vous aider ?

– Non, c'est à lui que je désire parler. Son

nom ?

– André Joubert.

– J’enquête sur la mort de l’épouse de monsieur Morion. Dites-moi, plusieurs des employés de la compagnie ont des comptes ici ?

– Quelques-uns. Disons que la plupart venaient ici encaisser leurs chèques mais ils n’avaient pas tous des comptes.

– Vous connaissez Lilianne Lemay ?

– C’est la secrétaire privée de monsieur Morion, je crois, fit le commis. Une fort jolie fille.

– Oui, c’est bien ça.

– Je crois qu’elle a un compte ici. Je puis vérifier pour vous.

Le commis revint bientôt avec le renseignement.

– Oui, elle a deux comptes, un d’épargne stable et un autre pour ses transactions. Tenez, voici justement monsieur Joubert.

Le gérant fit passer le détective dans son



bureau. Le Manchot s'identifia mais lorsqu'il demanda à voir les comptes de Lilianne Lemay, il refusa.

– Je regrette de vous décevoir, mais c'est défendu. Je n'ai pas le droit de divulguer des informations concernant mes sociétaires.

Le Manchot l'approuva.

– Je voulais simplement vous éviter des ennuis. Je travaille en collaboration avec le corps policier de Brossard. La Sûreté du Québec va se mêler de l'enquête. Ils viendront vous poser les mêmes questions. Si nécessaire, ils se procureront un mandat pour perquisitionner. Les policiers de Brossard auraient voulu vous éviter tous ces ennuis. Ce n'est qu'un travail de routine, mais si la police vient ici, vous savez comme moi que c'est nocif, côté publicité.

– Que voulez-vous savoir au juste ?

– Il se peut qu'on ait fait chanter Lilianne Lemay... ou encore, l'inverse, qu'elle ait fait chanter quelqu'un. Je vous fais des révélations importantes, mais je désire que ça demeure entre

nous,

– Attendez-moi une seconde. Le gérant sortit de son bureau. Il revint bientôt avec une carte jaune qu’il avait retirée des dossiers.

– Disons que mademoiselle Lemay a fait d’importants retraits depuis quelques semaines. Une somme de cinq cents dollars, une autre, une semaine plus tard, enfin, une troisième de huit cents dollars.

– Elle a retiré ces montants en argent ?

– Non, elle a fait des chèques.

– Vous devez sûrement avoir ces chèques en votre possession.

– Possible que mademoiselle Lemay les ait demandés pour les détruire.

– Vous pouvez vérifier ? Tout ce que je désire, c’est jeter un coup d’œil sur ces chèques s’ils sont en votre possession. Personne ne saura que je suis venu vous voir et les policiers provinciaux n’auront pas à venir consulter vos dossiers.

Le gérant, après avoir analysé la situation, déclara enfin :

– Si c’était un autre que vous, monsieur Dumont, je refuserais. Mais je sais que vous êtes un homme intègre et si je trahis un peu le secret d’une cliente, vous n’irez pas le crier sur les toits. Mon seul but est d’aider la Justice.

Il sortit du bureau, s’absenta environ trois minutes et revint avec des chèques à la main.

– J’ignore si ça va vous aider. Ils sont tous faits à l’ordre de la même personne et c’est écrit sur le chèque « Pour services rendus ».

Dumont était persuadé que l’épouse d’Hubert avait pu faire chanter Lilianne et cette dernière, exaspérée, avait pu la tuer.

– Et le chèque est fait à l’ordre de madame Morion, n’est-ce pas ? questionna le détective.

– Vous avez raison. À l’ordre de madame Eugénie Morion.

## VI

### *Carrousel de suspects*

Candy était arrivée aux bureaux de la compagnie Morion alors qu'on venait à peine d'en ouvrir les portes. La standardiste, à l'entrée, lui demanda ce qu'elle désirait.

– Monsieur Morion n'est sûrement pas ici, ce matin, fit Candy. Je suppose qu'il a une secrétaire privée ?

– Oui, mademoiselle Lilianne Lemay.

– Je puis la voir ?

– Votre nom ?

Candy glissa la main dans son sac et sortit une carte de visite. Elle en possédait plusieurs et sous des noms différents. La carte qu'elle lui tendit portait le nom de Denise Jobin, journaliste.

– Tenez. Dites-lui qu'il est très important que

je la voie.

– J’ignore si elle voudra vous recevoir. Vous ne serez sûrement pas la seule journaliste qui viendra au bureau ce matin.

– Je sais, c’est pour cette raison que je suis arrivée si tôt. Je voulais être la première.

La réceptionniste se rendit au bureau de Lilianne Lemay et revint en compagnie de la jolie secrétaire. Lilianne regarda longuement la belle Candy, puis demanda :

– C’est vous qui désirez me voir ?

– Oui. Vous savez sans doute ce qui m’amène, n’est-ce pas ?

– Je m’en doute, mais je ne sais absolument rien sur les événements de cette nuit.

– Quand même, si vous pouviez m’accorder une entrevue, ce serait formidable. Bientôt, vous recevrez la visite de confrères, des hommes qui se sentent supérieurs. Eux, ils insisteront plus que moi. J’ignore pourquoi, mais on ne fait pas confiance à une femme journaliste. Moi, j’aimerais pouvoir écrire dans une revue

entièrement féministe. Si vous saviez comme je déteste tous ces confrères qui se croient les nombrils de l'univers.

Lilianne esquissa un sourire. Pendant que Candy parlait, les yeux de la secrétaire, cachés par ses verres fumés, avaient détaillé les moindres courbes de son corps.

– Vous me plaisez, mais je vous le répète, vous perdez votre temps. Suivez-moi, mademoiselle... elle jeta un coup d'œil sur la carte de visite et ajouta : mademoiselle Denise.

Elle fit passer Candy dans son bureau, laissant la porte ouverte. L'assistante du Manchot s'assit avant même d'y être invitée. Lilianne passa derrière son bureau pour y prendre place.

– J'ai l'impression de vous avoir déjà rencontrée, murmura Candy.

– Je ne crois pas, j'oublie rarement un visage et... laissez-moi vous dire que vous ne passez pas inaperçue.

Candy rougit, hésita, puis :

– Je ne voudrais pas vous blesser et pourtant...

Elle nomma un club de nuit, l'un de ceux que lui avait mentionnés le Manchot.

– Vous n'êtes jamais allée à cette boîte ? Et avant même que Lilianne puisse répondre, elle continua :

– Moi, je la fréquente de temps à autre. Là, au moins, on est certaine de ne pas être importunée par les hommes. Je crois que c'est là que je vous ai aperçue, mais je puis me tromper.

Lilianne semblait de plus en plus intéressée.

– Non c'est possible, je suis curieuse comme toutes les femmes. Oui, je suis déjà allée à ce club.

– Alors, vous voyez, je ne m'étais pas trompée. Dites-moi, que pensez-vous de la mort de madame Morion ?

– Je vous l'ai dit. Je ne puis vous donner aucun renseignement utile. Je suis la secrétaire privée de monsieur Morion et il ne me parlait jamais de son épouse.

– Vous ne la connaissiez pas ?

– Oh ! si, je l'ai rencontrée quelques fois. Si

vous voulez mon avis, elle a pu se suicider. C'était le genre neurasthénique. Quant à mon patron, on a dit aux nouvelles qu'il était recherché par la police. Je trouve ça ridicule. Cet homme ne ferait pas de mal à une mouche et il avait tout intérêt à continuer à vivre avec son épouse. Elle ne lui refusait rien. Il pouvait obtenir tout l'argent qu'il désirait.

– Madame Morion était riche, je le sais. Mais son mari héritera sans doute.

– Possible. Mais en tuant sa femme, il devait savoir qu'il deviendrait le premier suspect.

C'est à ce moment que le Manchot passa dans le corridor et que Candy fit mine de le reconnaître. Lorsque le détective disparut, Lilianne se leva, alla fermer la porte et à ce moment précis, le téléphone sonna. Lilianne décrocha et tout de suite déclara à la standardiste :

– Je suis occupée. Prenez les messages et si ce sont des journalistes, dites simplement que je ne suis pas ici.



Elle raccrocha et se rassit à son bureau et ajouta :

– Vous aviez deviné juste. Il y a déjà un journaliste qui désire me voir. J’ai l’impression que nous pourrions discuter difficilement, ici. Si on se rencontrait hors du bureau ? Vous me plaisez beaucoup Denise, et je veux vous aider.

Candy, jouant son rôle à la perfection, avança sa main sur le bureau et la déposa sur celle de Lilianne.

– Je savais en vous voyant que je pourrais compter sur vous.

Lilianne regarda longuement Candy. Lentement, elle retira sa main sous celle de l’assistante du Manchot, mais la remit aussitôt par-dessus et de son doigt, elle caressa le poignet de la jolie blonde. Pas un mot ne s’était échangé. Candy n’avait pas baissé les yeux.

– Si vous veniez à mon appartement, ce soir ? murmura Lilianne.

– Pour vous interviewer ?

– Je pourrais peut-être vous donner des

renseignements exclusifs.

– Je dois remettre un reportage à deux heures, au plus tard. Je préférerais qu'on dîne ensemble.

Lilianne parut déçue.

– Ah !

– À midi, vous me donneriez les renseignements que vous possédez. Ça ne nous empêcherait pas de nous voir ce soir. On pourrait causer de toute autre chose.

Lilianne serra la main de Candy. La femme-détective la sentit frissonner.

– Entendu, disons que tu m'attends devant la porte à onze heures trente, Denise.

Déjà, elle tutoyait Candy.

– Merci de m'aider, Lilianne, fit la blonde en se levant. Je te vois à midi, je termine mon reportage et ce soir... je serai libre.

Lilianne se leva et s'approcha de Candy.

– Tu dois plaire beaucoup aux hommes, toi.

– Trop, ça me fatigue, on ne me laisse jamais en paix. Par contre, ça a son bon côté, je peux

faire ce que je veux avec ces pantins.

Et elle éclata de rire.

Lilianne semblait très troublée. Elle alla reconduire Candy jusqu'à la porte.

– Nous nous voyons à midi, dit-elle. Et je te promets de ne pas accorder une seule autre entrevue.

– Merci.

Candy sortit. Lilianne allait retourner à son bureau lorsque la standardiste la rappela :

– Mademoiselle Lemay ?

– Oui, qu'est-ce que vous voulez ? fit Lilianne en se retournant brusquement.

– Cette fille n'est pas journaliste.

Lilianne sursauta :

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Je l'ai reconnue tout de suite. J'ai un ami qui travaille comme agent de sécurité à l'agence de Robert Dumont, le détective Manchot. Eh ! bien, cette blonde travaille à l'agence. Je l'ai vue une ou deux fois. J'ignore son nom véritable mais les

autres l'appelaient Candy.

Très pâle, Lilianne murmura :

– Je ne vous crois pas.

– Je puis m'informer, si vous le désirez. Si l'agence du Manchot s'occupe d'enquêter sur la mort de madame Morion, vous saurez alors que c'est vrai.

– Inutile. Ne vous occupez pas de ça, mademoiselle Bernier.

Lilianne retourna rapidement à son bureau. Elle rageait :

« Et dire que moi, la folle, j'allais tomber dans le piège. Oh ! mais je te rencontrerai à midi, la belle et ce soir, tu viendras chez moi. Je te forcerai à jouer ta comédie jusqu'au bout. Nous allons bien nous amuser, mademoiselle... Candy ! »

\*

Le Manchot était sorti de la banque,

complètement abasourdi. La nouvelle que lui avait apprise le gérant de la caisse populaire remettait tout en cause.

« Eugénie Morion ! Qui aurait cru ça ? »

Assis au volant de sa voiture, le détective s'efforçait d'analyser la situation, de remettre de l'ordre dans ses idées.

« Après tout, ça a un certain sens ce que m'a appris le gérant. J'aurais dû y penser plus tôt. Eugénie Morion déteste sa belle-fille. Elle mettait son nez dans les affaires de son fils. Elle détestait toutes les femmes qui s'approchaient de son petit Hubert. Elle a donc dû mener sa petite enquête sur Lilianne. Si elle s'est rendu compte que cette dernière était devenue l'amante de sa belle-fille, elle pouvait faire éclater le scandale. De là à faire chanter Lilianne, il n'y avait qu'un pas. »

Eugénie Morion devenait de nouveau la suspecte numéro un.

Le détective hésitait à prévenir le sergent-détective Jacques Romain de la découverte qu'il venait de faire.

« Non, je ne dois pas l'orienter sur une piste qui pourrait se révéler fausse. Je préfère attendre. »

Candy n'était plus dans le bureau de Lilianne Lemay lorsque le détective sortit en compagnie de Micheline Florent. Décrochant le récepteur de son appareil téléphonique, il appela à son agence.

– Candy a-t-elle téléphoné ?

– Oui. Elle sera ici dans quelques minutes. Elle a un rapport à vous transmettre.

– Et Michel ?

– Aucune nouvelle.

– S'il téléphone, demandez-lui de revenir au bureau le plus tôt possible. Je serai à l'agence dans quelques minutes.

Danielle, la secrétaire, lui apprit alors :

– Vous avez reçu un appel du sergent-détective Jacques Romain de Brossard.

– Il veut que je le rappelle ?

– Oui et le plus tôt possible.

Le Manchot se mit immédiatement en

communication avec le policier de Brossard.

– Ah ! enfin, monsieur Dumont. Je tiens à vous féliciter pour votre excellente collaboration. Grâce à vous, nous avons pu capturer Morion.

– C’est vrai ?

– Nous avons posté un homme près de la demeure de madame Eugénie Morion. Elle est sortie et quelques secondes plus tard, un taxi est venu la prendre. Le policier sauta dans sa voiture et la suivit. Le taxi s’est dirigé vers Montréal, s’est arrêté à la porte d’un restaurant et madame Morion y est entrée. Mon homme l’a suivie. Elle s’est rendue à une table où se trouvait un homme. Tout de suite, le policier a reconnu Hubert Morion. Il s’est alors mis en communication avec la police municipale qui possédait déjà la description du suspect. Deux détectives sont allés au restaurant. Par mesure de précaution, une voiture-patrouille s’était postée à l’arrière du restaurant. Mais les policiers n’ont eu aucune difficulté avec Morion. Il ne s’est pas défendu. Il n’a pas cherché à fuir. Par contre, sa mère a fait une véritable crise et a abreuvé les policiers

d'injures. Mon agent de Brossard est allé reconduire madame Morion à sa demeure pendant que les policiers de la communauté urbaine venaient nous livrer notre prisonnier. Nous l'avons immédiatement transféré à l'hôpital. Mais cette fois, un agent restera dans sa chambre, près de lui, nuit et jour. Les spécialistes sont en train de faire subir des examens au prévenu. Je n'ai pas encore porté d'accusation, du moins, pas une accusation de meurtre.

– C'est beaucoup mieux.

– Nous l'avons arrêté comme témoin important. Cette fois, nous l'avons accusé d'avoir pris la fuite. Nous allons également rejoindre mademoiselle Lemay. Si elle désire porter plainte...

Le Manchot l'interrompt.

– À votre place, je n'en ferais rien, sergent. Une de mes assistantes s'occupe spécialement de mademoiselle Lemay et vous pourriez tout gâcher. De plus, je suis persuadé qu'elle ne porterait pas plainte contre son patron.



Romain demanda :

– Votre enquête avance ?

– Très péniblement. Il faudrait que je puisse interroger Morion. Il vous a sûrement caché des choses.

– Malheureusement, il ne semble pas en état de subir un interrogatoire. Quand les policiers l'ont arrêté, il avait la tête appuyée sur l'épaule de sa mère et il pleurait comme un enfant. Il ne veut rien dire.

Le Manchot conclut :

– C'est la preuve que Morion est un homme qui a abusé de ses forces, de ses nerfs durant des années et tout a flanché avec la découverte du corps de sa femme dans le bain tourbillon.

Le sergent-détective s'écria :

– Au fait, j'ai oublié de vous mentionner une chose qui peut être excessivement importante.

– Quoi donc ?

– On a pratiqué l'autopsie sur le corps de madame Morion. Premièrement, Yvette Morion

ne se droguait pas. Deuxièmement, elle est morte électrocutée, il n'y a aucun doute là-dessus. Cependant le médecin-légiste a découvert une légère ecchymose à l'arrière de la tête.

Le Manchot sursauta :

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Possible qu'elle se soit fait cette ecchymose lorsque le choc électrique s'est produit, mais c'est improbable.

Robert Dumont s'écria :

– Mais alors, ça change tout ! Madame Morion a pu être assommée, dévêtue et mise dans le bain tourbillon. L'assassin n'a eu, ensuite, qu'à brancher le fer électrique et à le jeter dans l'eau pour l'électrocuter.

Il demanda vivement au sergent.

– Le médecin a-t-il dit que cette ecchymose était récente ?

– Mais oui. Il croit qu'elle a pu se produire au moment où elle fut électrocutée. Mais j'ai bien examiné le bain tourbillon. Tout le tour est en cèdre, le bois est très lisse.

Cette révélation du sergent changeait complètement l'affaire.

– Ouf ! Pour une nouvelle, c'en est toute une. Laissez-moi réfléchir à ça, sergent. Plus nous avançons dans cette enquête, plus ça se complique. J'ai l'impression que la solution doit être simple, mais elle nous échappe parce que nous ne possédons pas encore toutes les données.

Le Manchot avait besoin de réfléchir. Il quitta le sergent, ferma les yeux et bascula à l'arrière dans son fauteuil pivotant.

« Eugénie Morion était ma suspecte numéro un. Mais si Yvette a été assommée alors qu'elle était vêtue, si la personne qui l'a tuée l'a déshabillée pour ensuite la conduire à la cave et la placer dans le bain tourbillon... Eugénie Morion est petite, pas très forte. Elle n'aurait jamais pu faire ça. Lilianne Lemay ?... Oui, peut-être. Elle est bâtie en athlète, semble en pleine forme. »

On frappa à la porte et le Manchot fut tiré de sa rêverie. Il demanda :

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

Candy parut sur le seuil.

– Je vous dérange, Robert ?

– Non, non, entre, fit le Manhot d’une voix lasse.

– Vous semblez exténué, remarqua Candy.

– Je n’ai pratiquement pas dormi de la nuit et puis, cette affaire me tracasse. Nous avons en main tous les éléments. C’est comme s’il s’agissait d’un casse-tête. Tu as tous les morceaux, mais tu sembles incapable d’en placer un. Comme ça, tu as pu t’entretenir avec Lilianne Lemay ? Qu’est-ce que tu as appris ?

– Rien, fit Candy en s’asoyant. Je dois la revoir au restaurant, à midi. Nous mangerons ensemble et ce soir, j’irai à son appartement. C’est du moins ce qu’elle croit, mais je ne me rendrai jamais jusque-là.

– Pourquoi ? Elle ne te plaît pas ?

– Oh ! c’est une belle fille. Je lui ai laissé croire que si elle m’accordait une entrevue à midi, si elle me racontait certaines choses

intéressantes, que ce soir, nous n'aurions plus à parler de l'affaire Morion. Elle en tremblait en pensant que j'irais chez elle.

– Faut que tu la voies ce midi, fit le Manchot. Quant à ce soir, tu jugeras si c'est nécessaire. Ce matin, quand je lui ai parlé, il y a un fait qui m'a surpris. Elle était au courant qu'Yvette Morion avait été électrocutée par un fer à friser. Or, on n'en a pas dit un mot aux nouvelles, du moins sûrement pas avant neuf ou dix heures. Comment l'a-t-elle appris ?

Candy s'écria :

– Mais elle s'est trahie ! Elle en sait trop long. Pourquoi ne pas la faire arrêter ? Vous avez un mobile ?

– Oui. Selon les dires de Roland Audy, vice-président de la compagnie, elle était devenue l'amante d'Yvette Morion après avoir été la maîtresse de son mari.

– Tout est clair. Qu'est-ce que vous attendez pour la faire coffrer ? Pendant que Morion est à Trois-Rivières, elle se rend au domicile d'Yvette.

Elle fait mine de se réconcilier avec elle et toutes les deux décident de prendre un bain tourbillon. On m'a dit que ces jets d'eau excitaient énormément les sens. Il me semble voir deux femmes, nues, dans un tel bain et se caressant à qui mieux mieux. La Lilianne sort du bain la première. Madame Morion est toujours là. Lilianne s'empare du fer à friser, le branche sur la prise de courant et le lance dans l'eau. Et pendant que sa victime meurt électrocutée, elle quitte tout simplement la maison. Morion est maintenant riche, il héritera de sa femme, elle a déjà été sa maîtresse, elle fera tout pour le reconquérir, jusqu'à devenir son épouse.

Pendant que Candy parlait, le Manchot s'était levé. Il marchait lentement, faisant de tout petits pas et fixant le tapis comme s'il cherchait quelque chose.

– Qu'est-ce que vous en dites ?

Le Manchot releva la tête.

– Quoi donc ?

– Vous n'avez pas écouté ce que je vous ai dit,

Robert. J'ai solutionné le mystère qui entoure la mort de madame Morion.

– Non, pas du tout. Il y a des éléments qui manquent. Le fer à friser n'est pas celui de madame Morion. Le sien était dans la lingerie.

Candy répondit aussitôt.

– Lilianne Lemay n'était pas pour commencer à chercher ce fer dans le logement. Elle en a donc acheté un, quitte à rapporter celui de madame Morion avec elle. Elle a dû le chercher et ne l'a pas trouvé.

Le Manchot murmura :

– Et le cordon électrique ?

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Elle aurait apporté avec elle un fil de rallonge afin de pouvoir brancher le fer ? Non, ça ne va pas du tout.

Juste à ce moment, la porte du bureau s'ouvrit et Michel parut. Sans dire un mot, le grand Beaulac se laissa tomber dans un fauteuil.

– J'ai perdu presque toute mon avant-midi.

– Comment ça ? demanda le Manchot.

– J’ai interrogé les voisins. Ils ne m’ont rien appris, absolument rien. Les Morion ne fréquentaient pas les gens qui habitent le quartier. On ne les voyait pratiquement jamais. On les connaissait de vue, c’est tout. J’ai retrouvé une cousine d’Yvette Morion, mais là encore, elle n’a pu me donner aucun renseignement. J’ai causé avec le policier de faction devant la demeure des Morion, j’ai su que le bain tourbillon en était un de marque Olympique. Alors, j’ai décidé d’enquêter de ce côté. Mais je ne sais pas si ça a donné quelque chose de valable.

Beaulac tira son calepin de sa poche.

– Morion a commandé le bain tourbillon par l’entremise de sa quincaillerie, il y a plus d’un an. On a voulu lui envoyer un installateur, mais Morion n’a pas voulu. Il semble qu’il ait fait l’installation lui-même. D’ailleurs, les quincailleries Morion ont vendu quatre de ces baignoires à des clients. Morion ou Audy, le vice-président de la compagnie, se sont rendus eux-mêmes chez les clients lorsque la compagnie



a fait l'installation. Donc, comme ces ventes ont été faites avant celle du bain de Morion, ce dernier savait comment l'installer.

Le Manchot écoutait avec attention.

– Curieux quand même, murmura-t-il. Si tu avais vu l'installation. Je ne vois pas un homme, seul, monter tout ce bain, la pompe, tous les accessoires, ce n'est pas possible.

– En tout cas, il semble l'avoir fait, fit Michel.

Le grand Beaulac referma son calepin.

– Comme vous pouvez le constater, j'ai perdu mon temps, ou presque.

Robert Dumont était retourné derrière son bureau. Soudain, à la grande surprise de ses deux assistants, il donna un violent coup de poing sur son bureau.

– Nous perdons tous notre temps ! Je suis présentement dans un labyrinthe et incapable d'en sortir. Il y a de quoi nous rendre fous.

Candy se leva :

– Robert, soyez calme. Si on s'énerve, nous ne

pourrons jamais découvrir la vérité. Vous croyez toujours au meurtre ?

Le Manchot se laissa tomber dans son fauteuil.

– Oui, toujours.

– Maintenant, analysons froidement les suspects.

Le Manchot rageait :

– Tout le monde est suspect dans cette affaire. Un véritable carrousel.

Michel s’assit dans le fauteuil qui faisait face au bureau. Il tira son calepin de sa poche.

– Allons-y par déduction. Nous éliminerons les suspects un à un. Nous savons que l’assassin est entré dans la maison alors que madame Morion se trouvait dans son bain tourbillon.

– Pas nécessairement. Elle a pu ouvrir la porte à l’assassin. Il se peut qu’on l’ait assommée.

Et le Manchot leur parla de l’appel du sergent-détective Romain et de la nouvelle qu’il lui avait communiquée.

Candy demanda :

– Vous avez, je suppose, classé les suspects par ordre d'importance ?

Le Manchot haussa les épaules.

– Il n'y a pas d'ordre. Je les place tous sur le même pied. Premièrement, Hubert Morion. Il peut avoir tué sa femme. Mais pourquoi l'aurait-il assommée ? Il savait à quelle heure elle prenait son bain. Pourquoi aurait-il acheté un autre fer à friser ? Il savait où se trouvait celui de sa femme. Et enfin, pourquoi la tuer ? Pour hériter de la fortune d'Yvette ? C'est ridicule, elle lui donnait tout ce qu'il désirait et, de plus, il n'avait plus besoin de la fortune de sa femme. Toutes ses boutiques faisaient des profits, les affaires étaient florissantes. Enfin, rien ne nous prouve qu'il n'était pas à Trois-Rivières au moment où sa femme a été tuée ? Pourquoi aurait-il été consentant à retenir nos services ?

Candy conclut.

– Il faut rayer son nom de la liste des suspects. Qui avez-vous maintenant ? Lilianne Lemay ?

– Cette jeune femme est capable de tout,

déclara le Manchot. Elle a été la maîtresse de Morion. Lilianne est lesbienne et quand Morion l'a laissé tomber, elle est devenue, par vengeance, sans doute, maîtresse d'Yvette. J'ai appris qu'une personne faisait chanter Lilianne.

– Yvette Morion, n'est-ce pas ?

Robert Dumont se releva. En même temps, il criait presque :

– C'est ce que je croyais, mais non, elle a fait des chèques à Eugénie Morion.

Comme un chien en cage, il marchait de long en large. Michel et Candy n'osaient plus parler. Le Manchot sortit son calepin de sa poche et se mit à le feuilleter fébrilement. Il s'arrêta soudain à une page. Il s'agissait de notes prises lors de sa conversation avec l'avocat Perron, puis le sergent Romain.

Brusquement, il lança son calepin sur le bureau.

– Ça ne va pas, pas du tout. Tout le monde ment dans cette maudite enquête. Morion, sa mère, Lilianne Lemay la secrétaire, Audy le vice-

président, tous, un véritable concerto de mensonges. C'est à croire que tous ceux qui sont mêlés de près ou de loin à ce drame ne veulent pas que la vérité éclate. Pourquoi ?

Michel allait poser une question lorsqu'on frappa à la porte. Le Manchot cria :

– Qu'est-ce que c'est ? J'ai demandé qu'on ne me dérange pas.

La porte s'ouvrit et le détective Louis Landry, qui avait charge des agents de sécurité, fit signe au Manchot.

– J'aimerais vous dire deux mots, Robert. C'est important, ça touche l'affaire sur laquelle vous enquêtez.

Le Manchot leva les bras en l'air, geste de dégoût qui prouvait à quel point il ne savait plus où donner de la tête.

– Encore une complication, je suppose.

Il sortit du bureau. Le grand Beaulac murmura :

– Carabine ! Il n'est pas à prendre avec des pincettes, ce matin. Et nous, on ne l'aide guère.

– Parle pour toi, veux-tu ? Moi, j’ai fait exactement ce qu’il m’a demandé. Lilianne est lesbienne et elle a semblé très intéressée à ce qu’on se retrouve seules, ce soir, à son appartement.

Michel se mit à rire :

– Il ne manquait plus que ça. Tu perds la tête devant les hommes, mais ça ne te suffit pas. Toi, il n’y a que dans la couchette que tu peux mener des enquêtes intelligentes. Conclusion, c’est pas de la tête que tu travailles le plus fort.

Candy allait répliquer à la remarque blessante de son collègue lorsque le Manchot entra précipitamment.

– Landry a reçu un appel. Une jeune fille qui voulait absolument parler à Beausoleil, un des plus jeunes agents qui travaillent à la sécurité. Comme Landry ne pouvait le rejoindre, la fille a laissé un message. C’est la réceptionniste de la compagnie Morion. Elle croit avoir commis une bêtise.

Michel murmura :

– Pas une autre suspecte ?

– Ferme-la, veux-tu ? fit brusquement Candy. Toi, quand tu ouvres la bouche, c'est pour dire une connerie.

Le Manchot regarda ses deux assistants :

– Vous avez fini ? Si ça ne vous intéresse pas...

– Excusez-moi, boss, fit le grand Mike en baissant la tête.

Le détective reprit donc.

– Cette fille est une bonne amie de Beausoleil et elle est venue le retrouver ici, une fois ou deux... et elle t'a reconnue, Candy ! Ce n'est pas tout, elle a dit à Lilianne Lemay que tu n'étais pas journaliste mais détective attachée à mon bureau. C'est devant l'attitude prise par Lilianne Lemay qu'elle a préféré nous prévenir. Candy murmura :

– Et moi qui dois la rencontrer à midi. Qu'est-ce que je fais ?

– Tu vas au rendez-vous. Lilianne Lemay a une voiture. Je suis certain qu'elle ne doit pas

prendre son lunch près des bureaux de la compagnie, surtout quand elle est accompagnée. Donc, elle voudra te conduire ailleurs. Elle est beaucoup plus libre qu'en temps ordinaire vu que son patron est absent. Possible qu'elle te tende un piège.

Candy esquissa un sourire.

– Elle ne me fait pas peur.

Mais le Manchot ne l'écoutait pas.

– Michel, tu vas la suivre.

La jolie blonde ricana :

– Si vous croyez que c'est une protection, vous !

– Et j'ai décidé également qu'il est plus que temps de nous servir des aptitudes de notre secrétaire Danielle Louvain. Elle conduira ta voiture, Michel !

Le grand Beaulac rougit comme un coq aux prises avec des poules en chaleur.

– Quoi ? Vous croyez que je suis incapable de tenir le volant de mon automobile. Oh ! non, je ne



l'accepte pas celle-là, boss. Sacrament ! Me préférer une femme au volant !

Le Manchot répondit d'un ton sec, qui n'admettait aucune réplique :

– Depuis quelques semaines, tu n'es plus le même. L'accident de Yamata t'a traumatisé.

– Mais elle est guérie et...

– Et tu ne sais plus où donner de la tête. Tu hésites. Marie, marie pas. Non, tu n'as pas toute ta tête à toi. J'ai rapidement jugé Lilianne Lemay, c'est une femme capable de tout et peut-être une criminelle. Si elle réussissait à te semer, s'il arrivait quelque chose à Candy, je ne me le pardonnerais jamais. Je préviens immédiatement Danielle et puis, ne vous inquiétez pas pour le bureau. Je ne bouge pas d'ici. Je veux essayer de m'y retrouver dans tout ce tissu de mensonges.

Et il montrait son calepin où se trouvaient les notes qu'il avait prises au cours des diverses conversations qu'il avait eues avec toutes les personnes mêlées à l'affaire Morion.

Beaulac et la belle Candy étaient rendus à la

porte du bureau. Michel se retourna et, hésitant, il émit une opinion.

– Si nous devons suivre la voiture de Lilianne Lemay, boss, si cette fille cherche à conduire Candy dans un endroit où elle ne veut pas qu'on la retrouve, elle sera sur ses gardes. Alors, elle surveillera les voitures qui sont derrière elle et se rendra probablement compte que nous la filons. Danielle a sa propre voiture. Elle pourrait la prendre et à ce moment-là, nous nous dépasserons de temps à autre et ça évitera d'éveiller les soupçons.

– Pour une fois, tu as une excellente idée.

Mais Michel n'avait pas osé avouer la vérité. La jolie Danielle lui plaisait beaucoup. Cette fille l'avait déjà embrassé passionnément pour le remercier. Il craignait d'être seul avec elle. « Et ce n'est pas le temps de perdre la tête quand je dois prendre une décision importante au sujet de mon avenir et de mes relations avec Yamata. »

Le Manchot sortit de son bureau en même temps que ses assistants pour transmettre ses ordres à sa secrétaire. Danielle était folle de joie.

– Enfin, vous vous rendez compte que je puis vous être utile.

Danielle s'était levée et était prête à partir. Candy refroidit rapidement son ardeur.

– Nous, ne partirons pas d'ici avant onze heures. Vous avez le temps.

Robert Dumont retourna dans son bureau, s'assit dans son fauteuil et consulta son calepin de notes.

« Il faut que je me calme. Autrement, je n'arriverai jamais à comprendre. Tout le monde a menti à un certain moment. Pourquoi ? »

Il se leva et se dirigea vers le mur de droite, qui faisait face à la fenêtre. Le mur était recouvert d'un rideau de couleur turquoise. Le Manchot tira un cordon et le rideau s'ouvrit. Sur le mur, il y avait un tableau noir. Des croquis, des chiffres, des lignes s'entremêlaient. Le détective ouvrit le tiroir de son bureau, sortit une brosse et quelques morceaux de craie. Il nettoya tout d'abord le tableau noir, puis se mit au travail. Il écrivit tout d'abord les noms de tous ceux qui se rapportaient

à l'affaire.

« Yvette Morion, la victime. Hubert Morion, son mari, l'avocat Perron, madame Eugénie Morion, Lilianne Lemay, secrétaire de Morion, Roland Audy, vice-président de la compagnie Morion, Micheline Florent, secrétaire d'Audy, et enfin Robert Craig, probablement collecteur de la pègre. »

Il inscrivit le nom de Craig, puis le mot collecteur suivi d'un point d'interrogation.

« Il y a la standardiste, amie d'un de nos agents, dont j'ignore le nom et enfin le fameux inconnu. »

Et tout au bas du tableau, il inscrivit un gros point d'interrogation. Il dressa ensuite des lignes, séparant chacun des noms qu'il avait inscrits, puis se servant de son calepin comme aide-mémoire, il écrivit les informations qu'il croyait mensongères et que tous les témoins avaient faites.

Lorsqu'il eut terminé, il étudia son tableau. Au bas, il ajouta :

« Deux fers à friser électriques, un cordon de rallonge et... »

Il s'arrêta tout à coup, fixa longuement le tableau.

« Les fers à friser... et puis, tous ces mensonges... évidemment, ça a beaucoup de sens. J'aurais dû y penser plus tôt. Il faut absolument que je téléphone au sergent-détective Romain. Il faut que je me renseigne sur les fers à friser. Tout dépendant de la réponse, je pourrais empêcher Candy de courir des risques inutiles. »

Il téléphona donc aux quartiers généraux de la police de Brossard. Romain n'était pas à son bureau, mais son assistant, le détective Lucien Jutras, prit l'appel.

– Vous pourrez sans doute me donner le renseignement que je désire, dit le détective. Vous avez examiné les deux fers à friser ?

– Oui, pourquoi ?

– Sont-ils de la même marque ?

– Non. Vous croyez que ça a de l'importance ?

– Oui. Rejoignez madame Eugénie Morion et

demandez-lui la marque du fer qu'elle avait donné à sa belle-fille et rappelez-moi le plus tôt possible.

Le Manchot raccrocha. Il était déjà onze heures dix. Il passa dans le grand bureau pour constater que Candy, Danielle et Michel étaient partis. Ils avaient dû quitter le bureau alors qu'il était occupé à téléphoner.

Sur le bureau de Danielle, il trouva une note laissée par Michel.

« Nous ne voulons pas vous déranger. Nous partons. Pour plus de précautions, ai caché un micro sur Candy, nos nouveaux micro-électroniques. Si je la perds de vue, je pourrai la retrouver. Vous tiendrai au courant des développements. – Mike. »

À ce moment précis, le téléphone sonna. Dumont décrocha le récepteur placé sur le bureau de Danielle.

- Agence de détectives Robert Dumont.
- Monsieur Dumont, s'il vous plaît.
- C'est moi.

– Ici le détective Lucien Jutras. J’ai obtenu votre renseignement et c’est à n’y rien comprendre. Le fer à friser que madame Morion avait donné à sa belle-fille est un fer de marque Général Electric. Or, c’est ce fer qui se trouvait dans l’eau et c’est un autre qu’on a retrouvé rangé dans la lingerie.

– Merci du renseignement.

– Pouvez-vous expliquer ça ? demanda Jutras.

– Je vous rappellerai.

Et après avoir raccroché, le Manchot retourna à toute vitesse à son tableau noir.

La nouvelle qu’on venait de lui apprendre avait une grande importance !

## VII

### *Les femmes se vengent*

Il était onze heures vingt-cinq lorsque Candy arriva aux bureaux de la compagnie Morion. Elle s'assit dans un des fauteuils de la salle d'attente, tout en disant à la standardiste : « Voulez-vous prévenir mademoiselle Lemay que je suis arrivée ? »

La jeune réceptionniste hésita.

– Vous a-t-on fait le message ? J'ai téléphoné à l'agence de monsieur Dumont et...

Candy lui coupa immédiatement la parole.

– Oui, je sais et je vous prierais de vous mêler de ce qui vous regarde, mademoiselle. Dites à Lilianne que je suis là. Mon nom est Denise Jobin.

– Oui, je me souviens du nom dont vous vous



êtes servie.

La jeune fille décrocha le récepteur de son appareil téléphonique, sonna au bureau du président et transmit le message à Lilianne. Cette dernière ne tarda pas. Lorsqu'elle parut à la porte, Candy se rendit compte que sa bouche était beaucoup plus enflée. Elle portait toujours des lunettes à verres fumés.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda Candy.

– Je me suis fait arracher deux dents hier soir et j'avais des abcès. Alors, avant que ce soit guéri, j'ai l'air d'une idiote.

– Il ne faut pas dire ça, voyons. Vous êtes encore très jolie.

Lilianne lui prit le bras, appliquant une légère pression avec ses doigts.

– Nous allons prendre ma voiture, je connais un petit endroit où l'on peut causer sans risque d'être dérangées. Nous serons seules.

Et elle avait appuyé sur ces derniers mots.  
« Quelle hypocrite, songea Candy. Elle sait qui je

suis, mais elle continue son rôle. »

– Allons-y, fit Candy avec un large sourire. Je suis certaine que nous allons bien nous entendre toutes les deux.

– Persuadée !

C'était une vraie farce que de voir la comédie que se jouaient ces deux femmes. La voiture de Lilianne était stationnée sur un terrain derrière l'immeuble. Elle ouvrit la portière à Candy et lorsque cette dernière monta, Lilianne lui frôla le sein droit avec sa main. Ce geste était volontaire. Candy tourna la tête et regarda la secrétaire.

– Incroyable, murmura Lilianne. T'es bien faite, tu ne portes rien sous cette robe ?

– Pourquoi ? demanda Candy. Je suis peut-être un peu grasse, mais pas du tout pendante.

– J'ai remarqué.

Lilianne fit le tour de la voiture et vint prendre place derrière le volant. Candy profita de ce moment pour appuyer sur un petit bouton qui se trouvait sur le micro, caché dans sa robe, à la hauteur de la ceinture. Maintenant, Michel

entendrait la conversation. Lilianne mit la voiture en marche, sortit du terrain de stationnement et prit la route.

– Où allons-nous dîner ? demanda Candy.

– Un club privé, tu verras. Là-bas, il n’y a que des femmes. On y mange très bien.

Lilianne surveillait constamment son rétroviseur. Elle ne prenait aucun risque, s’assurant qu’elles n’étaient pas suivies. Tout de suite, elle remarqua l’automobile de Michel Beaulac. Lilianne décida d’emprunter une petite artère. L’auto suivait.

– Qu’est-ce qu’on fait ? On tourne en rond ? demanda Candy, voyant que Lilianne changeait encore de rue.

– La police, ou encore ce détective privé qui enquête sur l’affaire, peut nous faire suivre, je prends mes précautions.

Michel, en effet, s’efforçait de ne pas perdre la trace de la voiture de Lilianne. Il entendait tout ce que se disaient les deux femmes.

« Oh ! oh ! elle a peut-être remarqué ma

voiture. »

Beaulac fit signe de la main. Il savait que Danielle était tout près. Il voulait qu'elle passe devant lui. Mais il y avait passablement de circulation.

Il vit la voiture de Danielle s'approcher rapidement. Elle fonçait sans s'occuper des autres automobiles.

« Mais elle est folle, elle prend trop de risques. »

Danielle ne pouvait passer à la gauche de Michel, mais le trottoir étant très large, elle n'hésita pas et le doubra par la droite. Elle donna un violent coup de volant pour se placer entre la voiture de Beaulac et celle de Lilianne.

Mais la secrétaire de Morion, qui surveillait dans son rétroviseur, vit cette voiture s'avancer sur le trottoir.

« Hé ! il a dû perdre le contrôle ou c'est un imbécile. »

Instinctivement, elle freina, croyant que la voiture de Danielle la dépasserait. Mais cette

dernière s'était glissée entre les deux automobiles. Cependant, comme Lilianne avait freiné, elle dut appuyer à fond sur son frein, pendant que Lilianne continuait sa route.

Michel poussa un cri de rage. Il n'eut pas le temps de freiner et le devant de sa voiture alla s'écraser sur l'auto de Danielle. Il ouvrit la portière. Il était vert de rage.

– C'est comme ça que vous conduisez ? Et ça se dit cascadeuse !

– C'est toi qui m'as fait signe de passer et j'avais pas de place à ta gauche, alors...

– Espèce d'idiot, d'imbécile ! Regarde ma voiture... et pendant ce temps-là, l'autre file.

Les passants se rassemblaient. Danielle descendit de voiture.

– Tu n'es qu'un impoli, Michel Beaulac.

– Elle a raison, fit un passant. Vous n'aviez qu'à freiner. Pourquoi engueulez-vous mademoiselle ? Si c'était un homme, vous ne lui parleriez pas de cette façon.

– Vous, mêlez-vous de vos affaires, fit Michel

en repoussant le passant pour mieux constater les dommages causés à sa voiture.

Mais l'homme, dans la vingtaine, aussi bien bâti que Michel, le poussa à son tour.

– Tu fais mieux de surveiller tes gestes, espèce de mal élevé. Tu as compris ? Moi, je ne recule pas devant un type comme toi.

Et tout en parlant, de sa main, il donnait de petits coups secs à la poitrine de Michel.

– Je vous ai dit de ne pas vous mêler de ça !

Cette fois, Michel lui donna un coup d'épaule et le jeune homme dut se retenir à l'automobile pour ne pas tomber. Il reprit son équilibre et lança son poing à la figure de Beaulac.

Habilement, Michel put éviter le coup. Une seconde plus tard, il frappait le type juste à la hauteur de la ceinture. Perdant le souffle, le jeune plia en deux. Il avait de la difficulté à respirer. Mais levant son pied, il frappa durement Michel à la jambe droite.

– Mon torrieu, tu vas y goûter !

Il fonça, mais cette fois, son adversaire qui

savait sûrement se battre, évita le coup et c'est lui qui frappa Beaulac. Le détective put parer le coup avec son épaule. Mais il faillit perdre l'équilibre. L'autre s'élança, voulant profiter de son avantage.

Michel n'hésita pas et leva le genou. Il atteignit l'homme aux parties génitales et le grand type poussa un cri de douleur. Beaulac suivit immédiatement avec une droite qui atteignit son adversaire à la joue. L'homme tomba, étourdi. Déjà, d'autres passants voulaient les séparer. Michel poussa un cri en voyant que Danielle était remontée dans sa voiture et avait filé.

« Elle me paiera ça. »

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

Le détective se retourna. Un policier, en uniforme, s'approchait rapidement. L'homme frappé par Michel s'était relevé péniblement.

– Il a heurté une voiture, dit-il d'une voix étranglée. Il a voulu ensuite frapper la conductrice. Je suis intervenu et il a bûché sur

moi.

Les passants se liguèrent tous contre Michel.  
Le policier demanda :

– C’est à vous, cette voiture ?

– Oui. Mais l’autre qui a freiné brusquement a pris la fuite.

– Vous admettez avoir frappé monsieur ?

– Oui, mais c’est lui qui s’est élançé sur moi, fallait bien que je me défende. Je voudrais vous parler, seul à seul.

Mais le policier prenait son temps.

– Un instant, le grand.

Et se tournant vers le passant, il demanda :

– Vous voulez porter plainte contre lui ?

– Non. J’ai pas de temps à perdre. Mais il est chanceux que vous soyez intervenu. Je l’aurais battu comme du blé.

Michel se retint pour ne pas foncer sur cet orgueilleux qui jouait à l’homme fort maintenant qu’il se savait protégé par un policier.



– Vous avez pris le numéro de plaque de l'autre voiture ?

– J'ai tout ce qu'il faut. Je connais la femme qui conduisait.

Les passants commençaient à s'éloigner. Le policier demanda à Michel de ranger son automobile pour ne pas gêner la circulation.

– Je n'ai pas le temps, fit Beaulac. Maintenant que nous sommes seuls...

Il sortit son porte-monnaie de sa poche.

– Je suis Michel Beaulac, détective privé. Je fais partie de l'agence de Robert Dumont, le Manchot. Nous filions un suspect. Nous enquêtons sur le drame qui s'est déroulé cette nuit à Brossard. Nous étions deux. C'est en voulant me dépasser que l'autre membre de l'agence a dû freiner et moi, j'ai pas eu le temps...

Le policier hésitait :

– Je dois faire rapport.

– Vous avez mon nom, vous savez pour qui je travaille. Je prends votre numéro en note et je vous promets de communiquer avec vous.

– Bon, allez-y ! fit le policier.

Michel s’installa immédiatement au volant et démarra en trombe. Il lui fallait essayer de rejoindre Danielle et la voiture de Lilianne.

Il chercha le petit récepteur qui lui permettait d’entendre la conversation des deux femmes. Il était persuadé que Candy réussirait à lui donner des indications.

« Ah ! ça, mais où est le récepteur électronique ? »

Il se pencha et le trouva sous le siège. L’appareil avait dû glisser sous l’effet du choc.

Michel secoua l’appareil, le porta à son oreille.

– Sacrament !

Le récepteur ne fonctionnait plus. Quelque chose avait dû se briser à l’intérieur.

« Et Danielle n’a pas de téléphone dans sa voiture ! Maudit, ça ne peut pas plus mal aller, je n’ai aucun moyen de les retracer. »

Il tourna en rond durant quelques minutes, empruntant une artère, changeant brusquement,

mais nulle part il ne vit trace des deux voitures.

« Candy est peut-être en danger, et pour la défendre, une fille qui n'a jamais travaillé sur une enquête. Oh ! cette Danielle, j'suis pas prêt de l'oublier. »

\*

Lilianne Lemay se mit à rire.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Candy.

– J'ai cru qu'on nous suivait, mais deux voitures sont entrées en collision. Nous n'avons plus rien à craindre.

Et elle revint sur le boulevard qu'elle avait emprunté en partant des bureaux de la compagnie.

La voiture se dirigea vers le nord de la ville et s'arrêta devant un commerce qui semblait abandonné. Il y avait une vitrine de magasin, mais elle était entièrement peinturée de blanc et il n'y avait aucune affiche. Désirant donner les

renseignements à Michel, Candy demanda :

– Nous sommes bien sur la rue De Lanaudière, près Bélanger ?

– C’est ça.

– Mais il n’y a pas d’annonce de restaurant ?

– Non, ce n’est pas nécessaire. Toutes celles qui fréquentent ce club privé connaissent l’endroit. Viens.

Candy descendit de voiture et rejoignit Lilianne qui l’attendait devant la porte. L’assistante du Manchot en profita pour regarder autour d’elle. La voiture de Michel n’était nulle part, quant à l’auto de Danielle, elle ne la connaissait pas du tout.

« Michel a préféré ne pas trop se rapprocher. Il entend toute la conversation. Il ne s’approchera que lorsque nous serons entrées. »

Lilianne avait appuyé sur la sonnette. Il y avait un service d’intercom car une voix demanda :

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Lilianne Lemay et une amie.

La porte s'ouvrit. Lilianne s'écarta :

– Entre, Denise !

Candy s'avança. À sa grande surprise, elle se trouvait dans une grande salle. On aurait dit un gymnase. Mais il n'y avait aucune table, c'était loin de ressembler à un restaurant. Il faisait très sombre et Candy pouvait distinguer des ombres, mais pas plus.

– Ah ! çà, mais où m'avez-vous amenée ?

– Tu ne tarderas pas à le savoir, ma belle, fit Lilianne. Allume.

Une lumière brilla au plafond, au centre de la pièce. Candy se rendit compte que plusieurs femmes ou jeunes filles, debout au fond de la pièce, les observaient. La détective compta neuf femmes. La plupart étaient en pantalons et en chandail. Toutes étaient jeunes à l'exception de celle qui était venue ouvrir. Plus âgée, cette dernière était plus grande, plus grosse que les autres, un colosse-femme.

– J'aime pas qu'on se moque de moi, fit brusquement Lilianne. T'es pas plus journaliste

que moi j'suis religieuse. Tu es détective privée et tu essaies d'enquêter sur nous. Tu travailles pour le Manchot, tu vois que je suis bien renseignée.

Toutes les femmes se rapprochaient de Candy. Elles formaient un cercle. Même si elle savait fort bien se défendre, jamais l'assistante du Manchot ne pourrait venir à bout du groupe. Candy en compte huit.

– Tu veux savoir ce qui s'est passé chez Yvette, je vais te l'apprendre et ensuite, nous allons te montrer de quelle façon on peut s'amuser avec un fer à friser.

Le groupe éclata de rire.

– J'ai pas voulu dire la vérité, personne ne m'aurait crue. Mais je te jure que la mort d'Yvette, c'est un accident. Tu as déjà vu une femme se friser, entre les jambes ? Un fer, légèrement chaud, ça donne des sensations... et puis, on s'en sert pour autre chose. T'as besoin que je te fasse des dessins ? Je me suis rendue chez Yvette. Je savais qu'Hubert poireauterait une partie de la nuit à Trois-Rivières. J'avais

apporté, avec moi, mon fer à friser. Oui, on en avait chacun un Yvette et moi. L'une frisait l'autre. Nous descendions dans la salle du bain tourbillon. Elle avait installé un cordon avec une fiche double. L'une frisait, caressait l'autre, tu comprends ? Ensuite, on débranchait les appareils et on sautait dans l'eau. Hier soir, je suis arrivée chez Yvette. J'ai la clef de l'appartement. Comme elle n'est pas venue ouvrir, j'ai compris qu'elle était déjà en bas. D'ailleurs, son déshabillé était sur son lit. Elle devait être en chaleur car jamais elle ne descend nue. Et en arrivant dans la salle du bain tourbillon, je l'ai vue, dans l'eau, j'ai aperçu le fer. J'ai compris qu'un accident s'était produit. Elle a branché son appareil et en m'attendant, elle s'est saucée dans la piscine. Le fer est tombé. Que pouvais-je faire ? Je suis remontée en courant. Le fer, le mien, celui que je tenais à la main semblait me brûler les doigts. Il fallait que je m'en débarrasse. Alors, je l'ai mis dans la lingerie, là où ordinairement se trouvait celui d'Yvette. C'est l'avocat Perron qui m'a éveillée. J'ai pas osé dire la vérité, on ne m'aurait pas crue. Tout le monde

m'aurait accusée. D'ailleurs, Hubert l'a fait. Il m'a frappée comme un fou. Tu voulais la vérité, ma belle ? Tu l'as. Maintenant, nous allons t'apprendre à ne pas te moquer de nous.

Les femmes s'étaient rapprochées, elles touchaient presque Candy. Il lui fallait gagner du temps. Michel entendait sûrement la conversation. Il avait dû enregistrer la confession, le témoignage de Lilianne.

La secrétaire fit un signe et les femmes bondirent sur Candy. La blonde détective se défendit de son mieux, elle réussit à frapper deux des femmes qui tombèrent, sans connaissance. Mais elle succomba sous le nombre et se retrouva bientôt étendue sur le plancher, couchée sur le dos. On la retenait par les pieds et les mains. La grosse femme qui était venue ouvrir commença à dévêtir Candy. Elle ne prenait aucune précaution, arrachant, déchirant les vêtements de la détective. Bientôt, Candy se retrouva nue comme un ver. Les filles semblaient incapables de détacher leurs yeux de ce corps si bien fait. Lilianne ricana :

– Regardez sa toison, les filles ! Ça mérite



d'être frisée, pas vrai ? Tu vas m'excuser, la belle, mais ce fer n'a aucun contrôle, il chauffe continuellement. Si je te brûle, ce ne sera pas de ma faute.

Et Candy, avec horreur, vit Lilianne se mettre à genoux et approcher le fameux fer à friser. Elle vivait un cauchemar. Elle ferma les yeux. Si Michel n'intervenait pas, ces malades pourraient la rendre infirme pour la vie !

\*

Le Manchot, grâce à la collaboration de la jeune Micheline Florent, avait obtenu des renseignements importants. Tout d'abord, il s'était excusé auprès de la jeune fille. Retenu à son bureau, il devait remettre le dîner qu'il lui avait promis. Micheline lui donna le nom de la compagnie d'assurances de la maison Morion.

Robert Dumont appela aussitôt et demanda à parler à un des dirigeants. Il apprit alors qu'une assurance avait été prise par les actionnaires. Au

cas où l'un d'eux trouverait la mort, les actions seraient divisées en parts égales, entre les autres actionnaires.

Après avoir raccroché, il jeta un coup d'œil à sa montre.

« Je devrais avoir des nouvelles de Candy et de Michel très bientôt. Maintenant que je suis certain d'avoir résolu le mystère, il faudrait qu'on réunisse tout le monde, tous les suspects. Mais j'ai besoin d'autres preuves. »

Il décida d'appeler le sergent-détective Romain et lui fit part de ses déductions.

– Oui, ça a du sens, fit le sergent. Mais comment prouver vos avancés, Manchot ?

Dumont lui donna des directives.

– J'aimerais bien que Morion puisse sortir. Convoquez-les tous pour ce soir à la demeure du président de la compagnie. Lilianne Lemay, Micheline Florent, la secrétaire d'Audy, Eugénie Morion et Audy lui-même. Vous avez pu retracer le type qui se fait appeler Craig ?

– Non, c'était sûrement un faux nom. Nous

enquêtons auprès des gérants des magasins pour savoir si Morion payait la protection. Il semble que non.

– Dans ce cas, laissez tomber ce Craig. Rejoignez également l’avocat Perron. Je veux qu’il soit présent à ce meeting. Donnons-nous tous rendez-vous pour sept heures. Poursuivez l’enquête dans le sens que je vous ai indiqué et si vous apprenez du nouveau, appelez-moi aussitôt au bureau.

Et le détective raccrocha. Jetant un coup d’œil à sa montre, il commença à s’inquiéter du sort de Candy. « Si j’avais réfléchi, au lieu de m’énerver, je ne l’aurais jamais envoyée se jeter dans la gueule du loup ! »

## VIII

### *Le mystère s'éclaircit*

Danielle Louvain avait réussi à suivre la voiture de Lilianne jusqu'à la maison de la rue De Lanaudière. Lorsque les deux femmes furent entrées à l'intérieur de la boutique, elle s'approcha de la vitrine, peinte en blanc de l'intérieur. Il y avait des endroits où la peinture n'avait pas tenu. En collant l'œil, on pouvait voir à l'intérieur.

Danielle aperçut les femmes, entourant Candy.

« Mais qu'est-ce que Michel fait ? Je ne puis intervenir toute seule. Je ne suis même pas armée. Candy a un micro. Il doit tout entendre... à moins que... Possible qu'elle n'ait pu le renseigner sur le lieu du rendez-vous. »

Elle regarda autour d'elle. Au coin de la rue, il

y avait un dépanneur. Danielle s'y rendit en vitesse. Dans son sac, elle prit un calepin dans lequel se trouvaient tous les noms et les numéros de téléphone des employés de l'agence, y compris les numéros des appareils placés dans les voitures.

Elle entra chez le dépanneur. Il y avait une boîte téléphonique. Elle signala le numéro de la voiture de Michel et poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle entendit le grand Beaulac répondre.

– Ici Danielle, pose pas de question, Michel. Candy est arrivée, viens me rejoindre.

Elle donna l'adresse de la maison de la rue De Lanaudière et raccrocha aussitôt, sans attendre la réponse de Beaulac. En vitesse, elle retourna à la vitrine et retrouva son poste d'observation. « Ah ! ça, mais on se bat, là-dedans ? »

Les filles s'étaient toutes jetées sur Candy. Elle venait de tomber et on la retenait au plancher. Une grosse femme lui arrachait ses vêtements.

« Mais qu'est-ce qu'il fait ? » Où était-il rendu ? se demanda-t-elle en songeant à Beaulac. Il fallait agir et immédiatement. Danielle étudia la situation en vitesse. La grande vitrine touchait presque le sol. Heureusement, aucune voiture n'était stationnée le long du trottoir. Danielle courut à son automobile, ouvrit le coffre arrière et sortit son casque de protection, aussi gros qu'un casque de motard. Elle s'installa au volant, attacha solidement sa ceinture. « Ça va sûrement causer de la diversion. J'ai l'impression que les policiers ne tarderont pas. »

Elle mit sa voiture en marche, recula et se plaça face à la vitrine. Accélérant brusquement, elle monta sur le trottoir et la voiture fonça sur le bâtiment. La vitrine vola en éclats et la voiture s'arrêta brusquement, l'avant de l'automobile ; dans la salle où se trouvaient Candy et toutes les femmes.

Lilianne allait toucher la jolie blonde avec le fer à friser brûlant lorsque le choc se produisit. Des morceaux de vitre volèrent jusque sur le groupe.

« Qu'est-ce que c'est ? cria une des filles, un tremblement de terre ? »

Mais Lilianne Lemay, voyant le danger, hurla :

– Sauve qui peut ! Ne restez pas ici.

Une fille venait de descendre de la voiture. Une seconde plus tard, un homme, grand, bâti en athlète, fonça dans la pièce, revolver au poing.

– Je descends la première qui bouge, hurla Beaulac. Placez-vous toutes contre le mur, les mains en l'air. Et toi, Danielle, ne reste pas là, bouche bée, aide Candy à se vêtir.

Bientôt, on entendit des hurlements stridents. Les policiers, prévenus par des voisins accouraient. Michel poussa un soupir de soulagement. Au moins, Candy était sauvée.

« Mais j'espère qu'elle a pu apprendre quelque chose d'intéressant. »

\*

Le Manchot avait eu une très longue conversation avec Candy. Mais auparavant, il avait dû se rendre aux quartiers généraux de la police de la Communauté urbaine de Montréal où toutes les femmes, Danielle et Michel avaient été conduits.

Le détective dut s'entretenir avec des officiers supérieurs. On interrogea Candy. Danielle expliqua de quelle façon elle avait décidé d'intervenir. Michel raconta l'accident survenu avec l'automobile de Danielle et la raison de son retard.

Le Manchot, assurant les policiers que son agence paierait pour tous les dommages, put enfin obtenir la libération de ses employés. Le détective savait fort bien que ses clients lui rembourseraient tous les frais.

Après qu'il eut écouté le récit de Candy, il décida d'aller interroger Lilianne Lemay.

– Je ne vois pas pourquoi vous faites ça. Elle ne vous apprendra rien de plus, dit Candy. Je savais que des femmes comme elle, il en existait. Je savais également que des gadgets se vendent



dans les boutiques de sexe pour permettre aux lesbiennes de s'amuser entre elles. Mais de là à se servir de fer électrique à friser, c'est incroyable ! Le monde est corrompu. On ne sait plus quoi inventer pour satisfaire tous ses instincts.

– Allons, essaie d'oublier tout ça, lui dit Dumont. Ce soir, nous mettrons un point final à cette affaire.

– Ce soir, mais c'est terminé !

– Tu crois ? Alors, explique-moi pourquoi Yvette Morion a été assommée avant de mourir électrocutée !

Et le Manchot sortit, laissant Candy bouche bée. Elle ne comprenait plus rien.

\*

Il y avait foule dans le salon de la maison d'Hubert Morion. Le sergent-détective Romain, son assistant Jutras, deux autres policiers de Brossard, un inspecteur de la Sûreté du Québec, un officier de la Communauté urbaine, le

Manchot et son équipe, tous les témoins convoqués par Dumont, à l'exception d'Hubert Morion que les autorités médicales de l'hôpital avaient refusé de laisser sortir, étaient réunis.

Ce fut le Manchot qui prit la parole.

– Tous, nous connaissons l'horrible découverte qu'Hubert Morion a faite en entrant chez lui. Cet homme était si désespéré qu'il a téléphoné à maître Perron au lieu de prévenir la police et ce dernier a retenu immédiatement mes services, craignant que son client soit accusé de meurtre.

Le détective regarda tous les témoins du crime.

– Vous êtes tous une bande de dépravés, de menteurs qui ne travaillez que dans votre intérêt. Vous, madame Morion, vous détestiez votre belle-fille. Vous la surveilliez comme un chat guette une souris. Vous vous êtes rendu compte qu'elle était devenue l'amie de Lilianne Lemay et au lieu de le dire à votre fils, vous avez fait chanter la secrétaire. C'est du joli. Non seulement vous détestiez votre belle-fille, mais Lilianne

également et je suis persuadé que c'est vous qui avez téléphoné à l'hôpital et avez demandé à parler à Hubert, vous faisant passer pour Lilianne et appelant Hubert mon chéri. Vous vouliez brouiller les pistes et faire accuser Lilianne.

Puis, le détective résuma les aveux de Lilianne Lemay.

– On n'a pas à juger la conduite de mademoiselle Lemay, même si tous, ici, vous croyez qu'elle est dépravée et je ne vous donne pas tort. Pour être seule avec Yvette, elle avait menti à son patron, lui laissant croire que les rendez-vous avec les futurs gérants de la succursale de Trois-Rivières devaient avoir lieu ce soir-là. Mensonge ! Mensonge également quand elle nous a dit avoir passé la soirée chez elle. Mais vous n'êtes pas la seule à avoir menti. On connaît maintenant Eugénie Morion, ses petites manigances, son acharnement à vouloir détruire le mariage de son fils. Elle a réussi à rendre Hubert Morion malade au point qu'il ne sera plus capable de travailler avant plusieurs semaines.

Il se tourna du côté de Roland Audy, le vice-président.

– Vous aussi, vous avez menti, Audy.

– Moi ? Mais pas du tout.

– Vous m’avez laissé croire que vous étiez le plus gros actionnaire de la compagnie, après Hubert Morion. Vous avez dit, textuellement, qu’Yvette Morion donnait à son mari tout l’argent qu’il désirait. Or, j’avais appris de la police qu’Yvette Morion était la principale actionnaire. Mensonge lorsque vous m’avez dit que vous étiez l’associé de Morion. Vous avez caché la vérité. Yvette Morion avait ses propres actions.

Cette fois, il se tourna du côté de la jeune Micheline Florent.

– Grâce à mademoiselle, j’ai pu apprendre qu’il existait une assurance. Si un actionnaire venait à mourir, les autres se partageaient ses parts. Savez-vous, Audy, que ça vous sera très profitable. Vous toucherez la moitié des actions de madame Morion. Plus que ça, si Hubert avait

été condamné pour le meurtre de sa femme, vous seriez devenu le seul et unique propriétaire.

Audy voulut se lever et partir.

– Cette affaire est terminée, vous savez que ce fut un accident...

– Assoyez-vous, fit le Manchot. Ce ne fut pas un accident. Le médecin-légiste a découvert la vérité. Yvette Morion a été assassinée !

Lilianne poussa un cri de surprise. Candy et Michel se demandaient où leur patron voulait en venir.

– Vous vous trompez, fit Lilianne. C'est un accident, je ne l'ai pas tuée. Je l'ai trouvée...

– Dans son bain, oui, je vous crois. Ce soir-là, elle vous attendait. Elle s'était dévêtue et n'avait passé que son déshabillé. Le fer à friser était au sous-sol, le bain tourbillon était prêt pour la petite orgie. On a sonné à la porte. Yvette a cru que c'était vous. Elle a laissé entrer l'assassin. Ce dernier l'a assommée. Il connaissait l'existence du bain. Yvette était nue sous son déshabillé. Il le lui a enlevé. Ce fut une erreur qui a éveillé notre

attention. L'assassin a transporté sa victime au sous-sol. C'est alors qu'il a aperçu le fer à friser. Sa première idée était de plonger la tête de sa victime sous l'eau. On aurait pu croire à une simple noyade. Mais cette fois, on croirait au meurtre probablement et c'est Hubert Morion que l'on accuserait. Alors, l'assassin a plongé le fer dans l'eau et il a pris la fuite. Le Manchot se tourna vers Eugénie.

– Vous étiez ma première suspecte. Vous êtes démente. Votre fils a une excuse, lui, il a trop travaillé, mais c'est vous qui devriez être enfermée dans une maison de santé, pas lui.

La vieille femme cria :

– Je vous jure que j'ai pas tué Yvette.

– Non, je le sais, vous n'êtes pas assez forte pour transporter un corps jusqu'au sous-sol. Vous n'auriez jamais pu le faire.

Juste à ce moment, Lilianne Lemay se leva. Elle cria presque :

– Je ne m'étais pas trompée quand je suis arrivée à onze heures à la maison d'Hubert. C'est

votre voiture, Audy, que j'ai vue. Vous démarriez en trombe.

Le vice-président était pâle comme un suaire. Ses mains tremblaient :

– N'écoutez pas cette malade. Elle ne sait pas ce qu'elle dit. À onze heures, j'étais chez moi. Ma femme vous le dira. Il n'était pas dix heures trente quand j'ai quitté la maison de...

Il s'arrêta brusquement de parler. Il venait de se trahir.

Le Manchot s'approcha de Lilianne.

– Vous avez fort bien joué votre rôle. Ça rachète bien des choses. Je me demandais si vous pouviez faire tomber Audy dans le piège. Car vous savez, nous n'avions aucune preuve. Madame Audy a juré que son mari n'était pas sorti de la maison au cours de la soirée.

Perron qui avait tout entendu, déclara :

– Mais, alors, il a un alibi ?

– Qui ne tient pas. Madame Audy prend des somnifères et ce soir-là, à neuf heures trente, elle était couchée. Audy a pu sortir sans éveiller sa

femme, sans aucun risque.

Eugénie Morion fit de nouveau marcher sa langue de vipère.

– Je savais que monsieur Audy voulait prendre la place d’Hubert, j’avais mis mon fils en garde.

Puis, s’approchant de l’avocat Perron, elle ajouta :

– Rassurez mon fils, maître. Pendant son absence, je serai là pour veiller sur sa compagnie. L’avocat esquissa un sourire narquois :

– J’ai l’impression que, lorsqu’il apprendra ce qui s’est passé ici ce soir, ça l’aidera beaucoup à se rétablir. J’ai causé avec lui, à la fin de l’après-midi. Il n’est pas en parfaite santé, c’est certain. Mais il a quand même assez de raison pour continuer à prendre des décisions et il m’a chargé de m’occuper de tous ses intérêts jusqu’à ce qu’il soit en état de reprendre son poste de président.

Eugénie Morion fit une grimace. Elle était fort déçue.

– Mais attendez que je parle à Hubert, je le ferai bien changer d’idée, moi.



Le Manchot rassura l'avocat.

– Aucun danger. Je causerai avec Morion. Il est temps qu'il apprenne le rôle odieux que jouait sa mère, son chantage auprès de Lilianne. Si Eugénie Morion n'avait pas été aussi cupide, au lieu de toucher de l'argent, elle aurait tout dit à Hubert, elle en était capable. Tout ce drame aurait probablement été évité. Pour Audy, la chance était trop belle. Il savait Morion incapable d'administrer la compagnie. Il était au courant de la relation entre Yvette et Lilianne. Il pouvait tuer madame Morion, on croirait à un accident et si jamais la police découvrait qu'il s'agissait d'un meurtre, il aurait été le dernier à être soupçonné. Lilianne croyait pouvoir reprendre sa liberté, mais Candy en avait long à conter aux policiers.

– Je veux que vous la gardiez en cellule. Je porte plainte contre elle. Je l'accuse d'avoir voulu me marquer pour la vie. Il y a de nombreux témoins, d'autres filles que vous devriez arrêter également.

Le Manchot prit Perron à part.

– Qu'en pensez-vous, maître ? Candy fait-elle

mieux de poursuivre ?

– Non, pas selon moi. Toutes les compagnes de Lilianne nieront ses affirmations. Elles avoueront avoir dévêtu Candy pour se moquer d'elle, mais elles n'en diront pas plus.

– Dans ce cas, obtenez un cautionnement pour mademoiselle Lemay. Moi, demain, je me charge de faire entendre raison à Candy, dit le Manchot.

– Quand les journalistes raconteront le rôle odieux qu'a joué la secrétaire du président dans cette affaire, non seulement elle devra quitter son emploi, mais je serais fort surpris si elle ne se sentait pas dans l'obligation de s'éloigner de la ville.

Audy fut remis entre les mains des autorités. On emmena également Lilianne Lemay mais l'avocat Perron la suivit au poste afin de l'aider dans l'obtention du cautionnement.

Le sergent-détective Romain félicita le Manchot.

– Sans vous, on aurait classé l'affaire comme un accident.

– Il me fallait absolument découvrir la vérité. Nous avons engagé trop de frais dans cette affaire. En plus de nos salaires, nous devons payer pour avoir brisé toute la devanture d'une bâtisse. La voiture de Danielle, tout comme celle de Michel ont besoin de réparations. Heureusement que mon client héritera d'une fortune car la note sera sûrement salée.

Michel et Candy partirent bientôt. Le Manchot s'approcha alors de la jeune Micheline.

– Le temps est venu de remplir ma promesse, mademoiselle. J'ai une faim de loup et je vous amène au restaurant.

\*

Michel Beaulac, l'air abattu comme un condamné à mort qui marche à l'échafaud, entra dans le bureau du Manchot.

– Je vous dérange ?

– Pas du tout. Qu'est-ce que tu as, toi ? Tu as perdu un pain de ta fournée ?

– Mais non, mais non. J’ai un grand service a vous demander, boss.

– Encore des vacances, je suppose ?

Michel s’efforça de sourire.

– Ça viendra plus tard. Pour le moment, je voudrais que vous me serviez de témoin à mon mariage avec Yamata.

Le Manchot se leva brusquement :

– Non, c’est vrai, tu te maries ? Mais change d’air, que diable ! C’est la meilleure décision de ta vie. Yamata te fera une excellente épouse. J’accepte avec plaisir, Michel.

– Merci, boss.

– À quand le mariage ?

– La date n’est pas fixée, mais ça ne tardera pas, répondit le grand Beaulac sans enthousiasme.

Une fois seul, le Manchot se demanda si son assistant irait jusqu’au bout.

Michel marié, ça apportera sûrement beaucoup de changement dans l’agence du Manchot.

Suivez, régulièrement, les aventures du  
détective privé Robert Dumont, le Manchot !



Cet ouvrage est le 443<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.